SAINT GILLES VIEUX MARCHE
MON PAYS NATAL

Saint Gilles Vieux Marché

Je suis né à St Gilles Vieux Marché (Côtes du Nord - aujourd'hui Côtes d'Armor) Côtes du Nord jetait un froid sur la réputation du département - plages et falaises se côtoient laissant le touriste rêveur. Les plages de sable fin sont propices au farniente et à la baignade. Quant à la pêche, elle est une distraction pour les plus audacieux. Les sites se succèdent avec leur charme personnel. Qui ne connaît Binie, le Val André, Saint Quai Portrieux, Perros Guirec et j'en passe. L'Ile Bréhat est un joyau de la côte et les grandes marées qui découvrent, les rochers offrent un spectacle inoubliable.

Et l'intérieur avec son lac de Guerlédant qui sépare Côtes d'Armor et Morbihan n'a-t-il pas son charme ?

La cuisine bretonne réjouit les amateurs de bonne chère. Les galettes sont un délice aussi les crêperies rivalisent de concurrence.

Les prix sont raisonnables et l'on n'y connaît pas l'arnaque de la Côte d'Azur. Aussi, la Bretagne n'a rien à envier aux autres régions, son économie est en plein essor.

Je suis donc né à Saint Gilles Vieux Marché. Pourquoi ce nom Vieux Marché ? Le Comte de Keranflech, maire de la commune a voulu mettre sa bibliothèque à ma disposition aujourd'hui je regrette infiniment de n'avoir pas consulté les archives de la paroisse, est-ce par insouciance ou est-ce que le château du Quelenec m'intimidait. Aussi, je ne puis relater ici que quelques bribes glanées ça et là concernant mon pays natal.

Autrefois, il existait à ce qu'on nomme aujourd'hui "le trou de la vidance" un gisement de minerai de fer et ce minerai était traité à l'emplacement de l'étang de la Martyre. Pourquoi ? Parce que le bois ne manquait pas aux environs. Le minerai de fer étant traité au charbon de bois. Quand, enfant j'allais m'y promener, je découvrais des cailloux aux couleurs chatoyantes restes de la fusion du minerai.

Sans doute, un village existait en ce lieu. A quelle époque, je ne puis le dire. Les femmes des ouvriers venaient faire leurs emplettes au pied de la chapelle dédiée à St Gilles, d'où le nom de mon village natal Saint Gilles Vieux Marché.

A la fin du XIXème siècle la chapelle a été remplacée par une belle église mais de style commun et le bourg s'étend tout autour en forme de trapèze avec ses tentacules : route de Mûr de Bretagne, de St Guen, de Callac village, de St Mayeux, avec en son milieu l'église, le cimetière et quelques maisons dont le café du centre où j'ai passé une partie de mon enfance et de l'adolescence.

Ma maison natale

Je suis né derrière chez Mélanie dans une maison confortable pour l'époque où mon père cordonnier de son état avait son atelier et ma mère son "bistrot" assez bien fréquenté malgré sa mauvaise situation.

De ma plus tendre enfance, je garde quelques souvenirs bien ancrés dans ma mémoire, souvenirs de la maison d'abord bien proportionnée et qui parait-il n'a pas changé d'aspect. Elle comprenait, en entrant sans aucun vestibule la salle de café dont je ne garde aucun aperçu. Tout jeune enfant, je fuyais sans doute ce lieu plus ou moins bruyant. A gauche, l'atelier de mon père qui reste gravé dans mon esprit avec sa table de travail, son armoire ancienne qui servait pour ranger les outils du petit cordonnier : " le petit bouétoux" (boiteux) suivant la dérision des gens du pays. En effet, au cours de son service militaire, il s'était blessé au genou droit et la jambe fixée à une attelle pendant un certain laps de temps était restée ankylosée et ses parents paysans de leur état lui avaient trouvés ce métier de cordonnier. Ce qui ne l'empêchait pas de marcher d'un pas ferme : soit au cours de ses parties de chasse avec son ami le forgeron, ou quand il allait à pied se ravitailler en cuir à Pontivy distant de 22 Km.

Je reviens à l'atelier, il y avait là en plus de la table de travail et de l'armoire un lit où dormait ma grand-mère paternelle quand elle venait passer quelques mois chez son fils et sa belle-fille. Je la vois une petite bonne femme toute ridée craignant sa bru pas toujours commode.

Attenant à l'atelier de mon père, le cellier où j'allais admirer avec une certaine crainte ces petites bêtes blanches les furets que l'on nourrissait avec du lait. Parlons de ce lait, s'il en manquait on m'envoyait en chercher chez Marianne, une pauvre vieille habillée de haillons et habitant un taudis. Inutile de dire que je ne voulais pas boire de ce lait bien qu'elle lavât l'herbe de sa vache mais oubliait de se laver elle-même.

Face à la porte d'entrée de la salle de café l'escalier qui menait aux deux chambres et à une plus petite réservée à ma soeur aînée et la seule du bourg donnant sur un balcon. La plus belle, cirée celle-là était meublée d'une armoire quelconque moins belle que celle de l'atelier, mais avait-on à cette époque le goût des meubles anciens d'une certaine valeur. Le lit était recouvert d'une parure brodée à la main, travail de ma mère qui excellait dans cet art. Puis la machine à coudre de ma soeur aînée. Je me souviens de la belle robe de mariée destinée à Julie qui devait épouser un Canadien de souche française. C'est dans leur petite fermette que j'allais plus tard approvisionner la maison en lait, beurre et fromage blanc.

La grande chambre comportait deux lits avec leurs rideaux blancs à la mode autrefois mais matelas et couvertures étaient de balle d'avoine. Au lit les enfants, je courais attraper la chatte et je me trouvais bien au chaud sous l'édredon de balle d'avoine. Mais gare aux puces. Au mur un tableau représentant le diable crachant des flammes et tenant à la main une fourche à trois dents et tout autour une femme de mauvaise vie à qui l'enfer était promis. Impensable !

Le grenier était destiné aux pommes de terre, oignons, ail et échalotes. On y trouvait aussi quelques cartons remplis de reliques des tantes de Paris. Un mardi gras, je me suis déguisé avec une robe de soie aussi ai-je eu droit à une fessée bien méritée.

Face à l'entrée la porte donnant sur le jardin, à gauche le pressoir à cidre et contre le mur une vigne grimpante. Hélas, les raisins minuscules étaient pratiquement immangeables.

Ma mère

Ma mère, une grande femme pour cette époque avait épousé le petit cordonnier, 13 plus âgé, sans doute pour échapper au travail ingrat de fermière. Je la revois se rendant à la messe dans sa tenue du dimanche, avec sa coiffe et son long châle. Comme je la trouvais belle.

Le curé

Amie de Marie-Louise la bonne du Curé "le petit Rebours", qui d'après les rumeurs des villageois était mon père, Marie-Louise choyait de son mieux le petit garçon dodu que j'étais. Et plus tard on ne se trouvait pas étonné que je sois toujours premier à l'école. N'étais-je pas le fils du curé donc plus intelligent que les autres enfants. Ma soeur aînée a toujours prétendu que je lui ressemblais, même maintien, mêmes gestes, même façon de parler. Il a fallu que j'attende 1977 pour qu'à l'occasion d'un passage dans mon pays natal je me présente à la cure sans dévoiler les raisons évidemment. J'ai relevé les noms des curés qui ont officié à St Gilles de 1910 à 1920. Il s'est avéré que j'étais déjà conçu avant l'arrivée du "Petit Rebours" dans mon pays natal.

Il ne se passait pas de jour sans que j'aille en courant dire bonjour au curé et à sa bonne. Je le suivais dans son jardin qu'il cultivait avec soin. Un jour, je me suis précipité alors qu'il s'occupait de ses ruches. Grâce à sa dextérité, j'ai échappé aux piqûres des abeilles. Quel âge avais-je, 3 ans, 4 ans ?

Un soir, grimpé sur la table de la cuisine de la cure je me suis mis à pleurnicher "y a cor des peun écé à la maison". Que dit ce gosse intervient le curé "il dit qu'il y a encore de la bouillie ce soir à la maison" - "préparez-lui donc un oeuf sur le plat et donnez-lui comme dessert une belle pomme.". Pas si bête je devais en profiter par la suite. Quant à Marie-Louise elle venait partager le repas du soir avec mes parents. Il faut dire que dans tous les foyers de la paroisse la bouillie d'avoine composait "le souper". On n'était pas riche et on se contentait de peu. Le chaudron posé au milieu de la table était comblé de beurre fondu et chacun de se servir. Pas besoin d'assiette n'était-ce pas un superflu inutile.

Mon frère Marcel

Mon frère Marcel 5 ans et demi plus âgé et enfant de choeur dormait à la cure, car de bon matin il fallait dire la messe dans les chapelles avoisinantes en mémoire des soldats disparus pendant la guerre 14-18 et aussi pour que Dieu protège les soldats aux premières lignes.

Marcel aimait son petit frère. J'ai le souvenir du sac de dragées dans un sabot entouré de bougies. C'était une gâterie que m'offraient mon frère et le neveu du recteur nommé Louis Gury à l'occasion de la fête de Noël.

Un repas à la cure

Oui, le "petit Rebours" aimait plaisanter. La semaine suivant le jour de l'an n'avait-il pas invité les notables, du pays - notables est un bien grand mot, car il s'agissait de paysans plus ou moins évolués. Il y avait comme Hors d'œuvre des artichauts. "Allons mangez, ne cessait de répéter Monsieur le curé, c'est délicieux"

Les invités très empruntés ne savaient pas la façon de s'y prendre. Et notre brave curé de bien s'amuser, quand enfin il a montré comment on enlevait les feuilles et la manière de déguster la base et le fond d'artichaut trempés dans de l'huile et du vinaigre.

Le Petit Rebours muté

Hélas! les langues campagnardes allaient bon train et notre charmant curé fut muté à St Barnabé non loin de l'abbaye de Thymadeuc et de la ville de Loudéac. Mon frère Marcel l'avait suivi. Il aurait désiré lui faire poursuivre ses études au Séminaire, mais mon frère n'avait ni l'envie ni les capacités requises. Ah ! Si Henri (c'est-à-dire moi-même) était plus âgé, ne cessait de répéter Monsieur Le Recteur.

L'armistice

En Novembre 1918 j'ai accompagné ma mère à St Barnabé pour une visite de politesse. A notre retour le 11 Novembre 1918 nous trouvant dans la magnifique vallée de Poulancré nous avons entendu les cloches carillonner à toute volée, c'était pour fêter l'armistice et la fin de ce lourd cauchemar qu'était la guerre. Le soir tous les enfants du village avons dansé la ronde, mais est-ce que nous nous rendions compte ce qu'était une guerre, un combat sans merci avec ses blessés et ses nombreuses victimes.

Maris Rose

De ma plus tendre enfance, je garde bien ancrée dans mon esprit l'image de "Marie Rose" une pauvre femme habillée de dentelles et couverte de bijoux de pacotille. J'ai entre les mains sa photo légendaire. Elle ne se débarbouillait jamais et les femmes du bourg, dont ma mère, lui faisaient de temps en temps sa toilette dans la grande cuve pour bouillir le linge. Un jour alors que j'étrennais un joli costume marin elle m'a pris sur ses genoux et il a fallu bien vite me changer : j'étais couvert de poux. On avait pitié d'elle et chaque foyer lu donnait à manger. Le ferait-on aujourd'hui ?

Mon ami d'enfance

Une anecdote que je dois rappeler mon camarade d'enfance et moi-même avions adroitement construit un four dans un talus du champ jouxtant le jardin de mes parents. Nous voulions cuire des pommes. Quelle adresse : un trou creusé dans le talus, avec une cheminée et au sol des dalles d'ardoise. Hélas ! dès le premier feu un brasier a éclaté dans les buissons au-dessus de notre four et alertés les voisins du bourg ont fait la chaîne pour l'éteindre. Quant à H.D. je le vois s'éclipsant par le chemin de Talin.

L'apparition de la Vierge

L'image du diable au-dessus de mon lit et celle de la vierge dans l'église avaient marqué l'esprit de ma plus tendre enfance. Un jour, me trouvant seul dans cette salle de café obscure derrière chez Mélanie la vierge m'est apparue dans l'atelier de mon père. Elle se dirigeait vers l'établi et m'a souri. Hallucination d'un enfant frappé par le bien : la vierge et le mal : le diable. J'ai posé une belle pomme sur l'établi. Mais déçu elle n'est pas revenue et j'ai dû croquer le fruit qui lui était destiné. Heureusement ma mère n'a pas dévoilé ce fait étrange.

Comment s'étonner qu'aujourd'hui je ne crois pas à ces apparitions tant exploitées. La plus jeune sœur de ma mère a voulu mourir à Lourdes, mais dans quelles conditions : sept mois de souffrance sur un lit d'hôpital où elle devait mourir. Est-ce pour expier ses fautes alors que très croyante elle allait à la messe chaque matin depuis de nombreuses années ?

Cependant je dois avouer que lors d'un passage à Lourdes avec mon fils j'ai été frappé par la ferveur des fidèles se rendant à la grotte, jeune et vieux, malades et infirmes. Aussi, je comprends cette croyance qui aide les fidèles à supporter les souffrances de la vie, physiques et morales.

Les superstitions

Ceci me remémore les superstitions des campagnes bretonnes. Ne disait-on pas qu'en traversant la vallée de Poulancre la nuit, on entendait les cris des "courandons" lire : des revenants cachés dans une grotte préhistorique avec sa table de pierre : son dolmen. Ce n'était que Marianne qui dans la nuit allait cueillir je ne sais quoi dans les bois pour nourrir sa vache.

Il y avait aussi le diable transformé en chat noir qui rôdait la nuit sur le pont de Poulancre, et le cheval noir hennissant près du Menhir de la côte conduisant à Merléac, la côte de Rumelen.

Et le plus étonnant encore : mon père après sa journée laborieuse aimait se promener sur la route de St Mayeux, et avant d'arriver à l'école des garçons un vent fort s'est élevé et il a cru apercevoir un cortège funèbre où il s'est vu près de deux gendarmes. L'affaire avait fait grand bruit et semé la peur aux environs. Surprenant les lendemains les gendarmes ramenaient le corps d'un homme noyé dans l'étang de la Martyre. Qu'en penser ?

Le café du centre

Quand la famille a-t-elle quitté la maison derrière chez Mélanie ? Ma sœur aînée ne se souvient pas de la date - 1920 - 1921 je suppose. A ce moment deux "bistrots" étaient mis en vente : le nôtre et un autre mieux placé au centre du bourg et qui d'ailleurs portera le nom de "café du centre".

A cette époque en dehors de son métier de cordonnier mon père était le représentant d'un marchand de grains de St Caradec. Mon frère chargé de porter l'argent de l'achat de la maison au notaire trouve celui-ci absent et remet cet argent au marchand de grains. Hélas ! les jours suivants on apprenait la faillite frauduleuse du dit marchand de grains. Quel désastre pour mes parents, argent économisé sou par sou. Les frères et sœurs de ma mère ne se montrèrent pas très chauds pour venir en aide à mes parents seul le boulanger du pays leur avança la plus forte somme. Je lui en sais gré aujourd'hui et j'ose dire :"Que Dieu ait son âme."

Je n'ai aucun souvenir du déménagement. Nous devions trouver une salle de café en terre battue, un escalier très raide conduisant à la chambre unique, deux grands celliers donnant sur un jardin.

Des améliorations devaient être apportées grâce à mon frère Marcel. Le mur séparant les deux celliers fut abattu pour faire place à une vaste salle de danse au plancher ciré mais conservant ses poutres à peine équarries et ses deux petites fenêtres donnant sur le jardin, au fond l'atelier de mon père. De la vétusté de la toiture n'en parlons pas.

Enfant de chœur

Dès lors une nouvelle vie devait commencer pour moi, petit enfant de chœur. Couché de bonne heure, je me levais très tôt pour aller répondre la messe de 6 heures. D'ailleurs, j'adorais me trouver seul dans la salle de café. J'allumais le feu de bois dans l'âtre, je réchauffais mon café que je dégustais lentement et révisais mes leçons. L'hiver dans l'église glaciale trois pénitentes seulement : les deux sœurs et Marianne qui avait passé un châle sur ses haillons.

Très croyant je communiais chaque matin. Le dimanche Jean T. m'accompagnait et c'était pour nous une partie de plaisir de revêtir la robe rouge et la belle chasuble blanche sans oublier la petite calotte. Je récitais le latin sans le comprendre, cela va de soi. Un dimanche chargé de déplacer le gros nussel de la droite vers la gauche je glisse en descendant les marches de l'autel. Je me relève confus sans faire la génuflexion rituelle. Je tenais l'ostensoir quand le prêtre bénissait les fidèles, puis assis dans la chaire je chantais en latin naturellement.

Les baptêmes

A l'occasion des baptêmes je quittais l'école en courant pour revêtir ma chasuble et assister le prêtre aux fonts baptismaux. A la fin de la cérémonie je tendais la main pour recevoir deux sous de la part du parrain et de la marraine. Puis, c'était la ruée quand on jetait des dragées sur la place de l'église.

Les enterrements

Pour les enterrements le même scénario plus triste celui-là, sans les deux sous naturellement. Suivant la coutume, les hommes faisaient une apparition furtive dans l'église pour aller boire un coup dans le bistrot du coin.

Les rogations

Aux rogations, les femmes suivaient en récitant la même litanie St...priez pour nous, St...priez pour nous. Après la messe au château du Quelenec, j'avais droit à un petit déjeuner copieux dans l'austère salle à manger du comte de Keranflec'h et tout intimidé je contemplais le portrait des ancêtres accrochés aux murs. Une autre fois les rogations nous conduisaient dans une autre chapelle et nous avions droit à un petit déjeuner tout aussi copieux dans une ferme des environs.

La fête Dieu

Pour la fête Dieu la procession se rendait au calvaire. Le parcours était orné de draps constellés de fleurs. La route également était garnie de pétales avec ici et là le dessin d'un agneau, symbole de la pureté. C'était magnifique.

Le Pardon

Le pardon de St Gilles était vraiment pittoresque. Dès le matin les Bretons bretonnants arrivaient du Morbihan, en char à bancs, les femmes en costume et coiffe de l'époque les hommes avec leurs enfants. Pourquoi ? St Gilles guérissait de la peur dans leur esprit. On apportait comme offrande des coqs qui placés dans une cage au milieu de l'église se mettaient à chanter et les éclats de rire fusaient ici ou là.

La procession nous conduisait dans un pré non loin du bourg ou un grand bûcher avait été dressé. Les fidèles entonnaient des chants religieux pendant que le prêtre et les enfants de chœur allumaient le feu. Les pétards éclataient sous les bravos des gens enthousiasmés.

Après les vêpres, le bedeau qui bredouillait fortement vendait les poulets aux enchères. C'était désopilant.

La semaine précédant le pardon la famille Musset arrivait avec son manège de balançoires, la mère et les grands enfants s'affairaient au travail pendant que le père se reposait.

Certains marchands ambulants étaient en avance. Madame Derrien dormait dans le grenier de mes parents. Toute la semaine les curieux affluaient et le café ne désemplissait pas. Le dimanche les boutiques s'étalaient tout le long de la place et sous le gros chêne centenaire des marchands de sardines grillées qui dégageaient une odeur agréable.

L'unique chambre de la maison paternelle recevait les dégustateurs qui ne se gênaient pas pour jeter les têtes et les arêtes sur le plancher et nous avions droit pendant plusieurs jours à l'odeur bien ancrée des sardines grillées.

Dans la salle de danse, le piano mécanique avait laissé place à un orchestre réputé et la danse battait son train jusqu'à une heure avancée de la nuit. D'un œil vigilant, ma mère surveillait les clients, impossible de sortir sans avoir réglé sa consommation. Pas de vrai repas le soir. Les serveuses, filles du pays, se servaient à leur guise en crêpes de froment, accompagnées d'un flan d'œufs.

Assis près de la fenêtre, devant un repas copieux, chaud et fumant j'observais mes camarades paysans jetant la soupe insipide de Mélanie dans le caniveau et ils se contentaient souvent d'un morceau de pain et de confiture. Plus tard, la carence alimentaire était visible lors des conseils de révision.

A la récréation nous nous précipitions, les gars du bourg pour jouer aux billes ou à la marelle et délaissions quelque peu nos camarades paysans c'est dommage.

Après leur insipide soupe vite avalée beaucoup de nos camarades se rendaient au grand tournant entre St Gilles et St Mayeux, le village voisin, où garçons des deux communes se retrouvaient, et c'était des cris, des coups de sifflet et la bagarre. Pas étonnant qu'à cette époque les bals se terminaient par des disputes violentes suivies d'échauffourées heureusement sans gravité. Regrettable cependant.

Notre maître était un grand travailleur sur les tableaux noirs le résumé de morale et les problèmes écrits soigneusement faisaient appel à notre compréhension.

J'aurais pu passer mon certificat d'études à l'âge de 11 ans. Mais je suis né le 2 janvier donc trois jours trop tard et ne pouvais donc pas passer l'examen selon la loi qui paraîtrait aujourd'hui bien surannée.

Mes accidents

L'année suivante, pas de chance. La veille des vacances de Pâques, la récréation se prolongeant quelque peu, nous jouions à sauter à la corde. Quand ce fut mon tour les camarades tenant les extrémités de la dite corde, la soulevèrent brusquement et je me suis blessé au poignet.

A peine remis de cette cassure je suis tombé dans le brasier de l'âtre fatigué après une journée de cueillette de fleurs en vue de la fête Dieu, je me suis assoupi près du feu et suis sorti de la maison en hurlant... Pour récompense j'ai reçu une bonne fessée. Ma sœur aînée qui devait quitter St Gilles le lendemain pour Paris m'a veillé toute la nuit. Je suis resté deux jours aveugle et par la suite le cuir chevelu a suppuré pendant un certain temps.

Lors du CCP un instituteur s'est placé près de moi pour me dicter les épreuves, car j'écrivais avec peine.

Petit Pastoureau

Pendant les vacances, j'ai gardé les vaches, dans une ferme tout près du bourg et je venais chaque après midi me faire soigner à la maison. Pas de crème antiseptique un simple lavage aussi la plaie a-t-elle tardé à guérir. Petit pastour (pastoureau) j'ai connu ainsi ce qu'était le dur travail du monde paysan.

Levés très tôt, après un café noir avalé rapidement les hommes allaient faucher le trèfle destiné aux bêtes. Heureusement à neuf heures ils avaient droit à un bon casse-croûte que leur apportait la maîtresse de maison. Le repas de midi se composait invariablement d'une potée aux choux arrosée de cidre. La patronne ne s'asseyait pas à table suivant la coutume et son mari âgé et très diminué par une vie de labeur était servi au coin du feu. Cependant après le "dîner" tous avaient droit à une courte sieste dans la paille avant de reprendre le travail jusqu'à la nuit tombante. Repos, un dimanche sur deux, car il fallait un homme de garde pour s'occuper des bêtes.

Quant aux femmes : des esclaves, voûtées avant l'âge, car de bon matin elles allaient cueillir des feuilles de choux destinées principalement aux cochons et revenaient du champ ployant sous un lourd fardeau.

Pas de jardin attenant à la ferme, quelques rangs de pommes de terre, de choux pommés et d'oignons cultivés dans un champ.

Le beurre

L'après-midi quand les vaches se reposaient en ruminant dans leur étabi j'actionnais la manivelle de la baratte pleine d'un lait frais et crémeux. Il en sortait un beurre qui pétri et repétri dans une jatte de bois était débarrassé de son petit lait. La fermière habile confectionnait une "motte" décorée suivant ses goûts. Dans chaque famille aux différents repas la "motte" trônait imposante au milieu de la table et chacun de se servir suivant son appétit. Quant au petit lait "le lait riboté" il était apprécié le soir avec la bouillie ou de fines galettes. Repas de pauvre allez-vous dire, mais succulent malgré tout à qui savait l'apprécier.

Le beurre en plaquettes acheté au supermarché est-il comparable malgré ses étiquettes ronflantes ? Le beurre salé breton fabriqué à la ferme a une renommée inestimable non seulement dans son pays d'origine mais dans toute la France.

Mort de mon chien

Je garde un bon souvenir de mon emploi à la ferme. Je me souviens comme j'avais pleuré quand mon chien que j'adorais se fit écraser par une des rares voitures de l'époque circulant sur la route longeant le pré. Je lui avais préparé une tombe fleurie avec une croix de bois.

Les paysans

La vie des autres paysans ressemblait à celle développée ci-dessus, lever très tôt, casse-croûte du matin ; potée à midi, bouillie le soir, l'unique boisson le cidre.

Etaient-ils malheureux ? Je ne le crois pas, pas riches, mais pas pauvres. Pour eux, un sou était un sou. Je me souviens des tractations quand une femme venait acheter une paire de chaussures à la maison. On s'exclamait "comme c'est cher" et ma mère en bonne commerçante baissait légèrement le prix.

Dans les fermes, la richesse était évaluée à l'importance du tas de fumier jouxtant la porte principale, plus il était grand, plus on était riche. Vu son emplacement, on ne tenait pas compte des nuisances, l'odeur, les mouches et la proximité du puits.

Quand, enfant, j'allais chercher une douzaine d'œufs ou du beurre j'empruntais le sentier longeant un champ. Le chemin souvent impraticable était couvert de "bouses de vaches" diluées dans l'eau de pluie.

Le poulet mets de choix

Lorsque les bourgeois de Pontivy venaient de bon matin à la pêche et déjeunaient à la maison, invariablement le poulet de ferme composait le plat de résistance. Poules et poulets vivaient en liberté et la fermière en criant "petits, petits, petits" jetait sur l'aire quelques poignées de blé, d'orge ou d'avoine et les volatiles se précipitaient en caquetant. Les vers de terre glanés ça et là étaient un complément à leur nourriture. Quand, enfant j'allais acheter un poulet à la ferme, on me désignait le plus fort et c'était alors la course poursuite avant de se jeter à plat ventre sur la pauvre bête effrayée. Je revois mon père incisant le bec du coq qui se débattait avant de mourir. Quelle odeur alléchante dans la cuisine café. Mon jeune cousin Maurice tournait autour de la cuisinière en se léchant les "babouines". Hélas ! le poulet était alors un mets de luxe nous, nous contentions d'un ragoût ou d'un civet de lapin ou encore d'une potée campagnarde mais nous n'avions pas à nous plaindre. Les femmes des pêcheurs arrivaient aux environs de 11 heures avant et après le déjeuner c'était la grande fête.

La convivialité paysanne

Quelle vie de chien allez-vous dire en pensant aux paysans ? Non, loin de là. Il existait dans les campagnes une convivialité admirable. Quand le boucher de campagne tuait le cochon c'était la grande fête et chacun recevait sa part, on n'oubliait pas monsieur H. directeur de l'école et secrétaire de mairie, le curé bien sûr et parfois mes parents par sympathie ou pour les services rendus.

Les soirées d'hiver

Le soir devant un bon feu de bois à l'abri du froid en hiver, on se racontait des histoires ou l'on se rappelait des souvenirs anciens. Parfois, on jouait à la belote, mon frère quelque peu tricheur était souvent invité à la veillée et naturellement remportait toutes les parties. Des amis d'un hameau isolé et que j'ai longtemps fréquentés par la suite à Paris gardaient aussi un souvenir inoubliable de leur jeunesse campagnarde. Le dimanche quand le père rentrait quelque peu éméché c'était des fous rires.

Chez mes parents, au café du centre, les soirées d'hiver avaient aussi leur charme. Ma mère adorait jouer aux cartes et les parties se déroulaient sans discontinuer jusqu'à la fermeture à 10h du soir. Pendant ce temps, mon père grillait des châtaignes que j'allais cueillir dans les bois. Parfois le Guyader, marchand de draps et toiles jouait au prestidigitateur. Le jeune Antonie était prié de sortir quelques instants. Pendant ce temps, notre prestidigitateur cachait une pièce de monnaie sous un verre et le jeune homme, prié d'entrer, se dirigeait vers le buffet comptoir et découvrait le trésor caché sous les applaudissements des clients. On croyait dur comme fer à ses tours de prestidigitation, qui parait-il allaient parfois au-delà des limites tolérées par la pudeur. Il invitait à se déshabiller de jeunes paysannes mais les arrêtait heureusement au moment crucial.

Si le dimanche la soirée tournait au vinaigre mon père retournait les bols de cidre et mettait tous les clients à la porte et tous les jeunes gens de s'écrier en riant "Marie Sainte de mé dedans" (lire et moi).

Mes souvenirs d'enfant

Je garde un souvenir inoubliable de ma plus tendre enfance, j'aimais observer les oiseaux, les moineaux sautillant à la recherche d'une miette de pain, les hirondelles qui avaient bâti leurs nids sous l'avancée du toit de Mélanie. Les petits oisillons ouvraient tout grand leur bec pour recevoir l'insecte tant attendu. En pleine campagne, j'admirais les pies voleuses perchées au sommet d'un arbre, les merles, les grives, les corbeaux et les chouettes qui nous effrayaient la nuit. J'adorais le chemin de Talin et écoutais le glou-glou de l'eau dans la rigole, et enfant cueillais des pâquerettes et des marguerites.

Quelles belles promenades dans le bois de Larley, dans celui de Poulancre ou sur le chemin de la Martyre et de l'autre côté sur le sentier de Gourvaux. Un jour j'avais tout juste dix ans en pêchant la grenouille avec une ligne de ma confection, une tanche mordit à mon hameçon, tout heureux j'ai couru à la maison, le poisson gluant contre ma poitrine et comment exprimer ma joie ?

En allant chercher lait, beurre et fromage blanc chez Julie de Larley je cueillais du cresson dans la mare attenant à la petite fermette et c'était aussi la recherche de mâches sauvages dans les champs, en été on cueillait des myrtilles "des lucets suivant notre patois" et en automne des châtaignes.

Mon père m'avait réservé un petit coin de jardin que j'entretenais avec soin. Très sensible, j'avais les larmes aux yeux quand un petit paysan tordait le cou de jeunes oisillons trouvés dans un nid et comme je plaignais la maman privée de ses petits.

Le vendredi Saint mon père m'accompagnait à la recherche des nids cachés dans les buissons. Pour rien au monde, je n'aurais touché aux œufs bleutés des mésanges, c'était pour moi un crime.

Parfois, à la sortie de l'école avant midi j'assistais à la mise à mort d'un cochon à l'angle de la maison de mes parents et les cris de la pauvre bête me faisaient peur.

La crèche

Dois-je parler de l'adresse d'un enfant de 10 ans ? Dans le grenier au-dessus de la salle de danse, j'installais pour Noël une crèche de ma propre invention. Je recouvrais un tas de fagots de papier d'emballage que mon père avait eu soin de mettre de côté lors des livraisons de chaussures. Un sapin au sommet, un autre de chaque côté, une grotte pratiquée au ras du plancher, des plis pour imiter les arêtes de la montagne, le gros œuvre était terminé. Il s'agissait de décorer le tout, conduisant à la grotte des sentiers de sciure de bois, au sol et sur les pentes escarpées du lichen et quelques petites fougères, le tout aspergé d'eau de chaux. Ma marraine m'avait offert un petit Jésus dans sa crèche. Mais comment représenter personnages et animaux ? Je les avais découpés dans le magazine le Pèlerin et les avais renforcés en collant un carton derrière et une allumette pour les soutenir. Je n'avais plus qu'à les disposer soit dans la grotte âne, Sainte Vierge et Saint Joseph soit sur les sentiers y conduisant, mages et agneaux. J'imitais le prêtre qui officiait et distribuait la communion. En guise d'hosties des petits morceaux de pommes.

Mon adoption ratée

Comment ne pas s'étonner que le gendre d'un ambassadeur américain ait voulu m'adopter ? Enfant, voisin de ma mère il avait connu avec son frère la plus grande misère contraint d'aller ramasser des pommes de terre dans les champs au moment de l'arrachage. Employé chez le maire, le comte de Querenflec'h son esprit s'était développé. Intelligent, bel homme il avait épousé la sœur de son nouvel ami. N'ayant pas d'enfant il voulait à tout prix adopter un petit garçon de son pays natal. Pourquoi ma mère n'a-t-elle pas accepté cette offre ? Je la comprends sans doute, mais c'était pour moi une chance de la vie qui m'échappait.

L'examen des bourses nationales

De 11 ans à 13 ans, j'ai perdu deux années d'école. Bien sûr Mr H. donnait à H.D. et à moi-même quelques devoirs supplémentaires. Mais il avait tant à faire avec les enfants de la campagne. A la fin de l'hiver commençait l'étude du soir gratuite, il va de soi et en hiver quelques cours donnés aux jeunes gens qui voulaient se perfectionner. Qu'en pensent les enseignants d'aujourd'hui?

Quel métier me donner ?

Monsieur H. engagea ma mère à ce que je passe l'examen des bourses ? Après ma réussite, j'ai pu continuer mes études à moindre frais pour mes parents.

La place du village

Pour avoir une idée de la place du village, il suffit de se reporter à une carte postale de l'année 1906 avec son timbre de 5 centimes. Au centre ma mère enceinte avec à ses côtés mon frère aîné Joseph et ma sœur Elise. Pendant longtemps rien n'a changé. Je l'ai connue ainsi après la guerre 14-18. Le presbytère trônait en son milieu avec sa bosse dite de recteur où tout gamins nous jouions à "touche qui peut".

Cette bosse d'où un curé trop sévère surveillait l'entrée des jeunes filles qui se rendaient au bal aussi passaient-elles par le jardin pour ne pas être vues. J'en profite pour rappeler que ce curé refusait l'absolution à mon père quand celui-ci allait se confesser à l'occasion des fêtes de Pâques. Inutile de dire qu'il n'a plus mis les pieds à l'église pendant de nombreuses années sauf pour les enterrements. A sa mort le nouveau curé plus intelligent a su le réhabiliter en disant "c'est un Saint Laïc qui disparaît" en l'écrivant j'en ai les larmes aux yeux.

L'activité débordante du village

Passons en revue l'activité du pays combien débordante. Je citerai d'abord le nombre de bistrots, 22 disait-on, mais je ne puis confirmer ce chiffre. Mon ami D. me serait bien utile pour m'aider à compléter avec plus de précision ces deux parties importantes de mon exposé St Gilles autrefois avant 1930, St Gilles aujourd'hui en 1997.

Les petits bistrots de la campagne étaient en même temps épiceries pour écouler quelques produits de première nécessité, café, sucre, chocolat Meunier en grosses barres, petits beurre Lu, etc...

Dans le bourg deux épiceries étaient un peu plus importantes celle de Julie et surtout celle de Mélanie, Mélanie une figure légendaire du pays. A sa devanture quelques bocaux de friandises, pastilles Valda, caramels, pistaches, berlingots mais le plus souvent les deux sous manquaient pour satisfaire notre convoitise et je l'entends me dire "Henri montre moi ton zizi tu auras un bonbon". Et moi de m'exécuter immédiatement. Après tout ce n'était pas bien méchant. Elle préparait pour mes camarades de la campagne un insipide bouillon qu'ils allaient jeter dans le caniveau.

Deux fois par semaine, le mercredi et le dimanche, le boucher de Mûr de Bretagne venait chez Mélanie vendre quelques morceaux de viande, pot au feu, surtout parce que plus facile à cuire et moins onéreux. Parfois, j'allais en courant en me cachant derrière le gros chêne chez Julie qui vendait sa marchandise un sou de moins mais un sou, c'était un sou.

Sur ses vieux jours une paysanne avait installé sur la route de "Port" une bimbeloterie où elle entassait des objets de peu de valeur. Je me souviens qu'une veille de Noël je fus chargé d'aller acheter un plumier que ma sœur Blanche devait trouver dans son sabot en plus du petit Jésus en sucre et la traditionnelle orange.

Le café du centre

Le café de centre, celui de mes parents, se défendait assez bien. Le dimanche matin après la première messe, les clients arrivaient en hiver tout engourdis par le froid, pour déguster une "bolée" de café noir et un petit verre d'eau de vie. Quant aux femmes elles avaient droit à un minuscule verre de quinquina. Mon frère Marcel était alors un jeune homme et ma sœur Elise une jolie jeune fille pleine d'entrain, aujourd'hui elle a encore conservé son dynamisme malgré ses 95 ans. La jeunesse attire la jeunesse.

J'ai déjà mentionné les parties de belote, le passage du prestidigitateur, des fêtes et des bals. J'ai oublié cependant de parler de la fabrication du cidre.

Fabrication du cidre

Mon père avait installé dans le jardin deux longs tas coniques de pommes, provenant du Finistère il me semble. Tous les 15 jours des jeunes gens de la campagne accouraient pour donner un coup de main, les uns faisaient fonctionner le broyeur, d'autres avançaient les pelletées de pommes broyées que mon père debout sur le pressoir rangeait avec soin une couche d'abord recouverte de paille de choix, puis une autre couche, etc... La presse était alors installée. Les jours suivant, mon père, deux ou trois fois par jour faisait actionner l'engin. Notre cidre avait une certaine réputation. Lors de la dernière presse un repas était servi, bien simple, un civet de lapin sans doute, c'était la fête.

Une fois par an l'alambic tenait place près de la rivière, au bas du bourg. On ne lésinait pas sur l'alcool à cette époque et parfois des hommes ivres déambulaient en chantant sur la place du village.

Les artisans

Les artisans étaient nombreux citons : le boulanger, le forgeron, le menuisier, le cordonnier, le bourrelier, etc... sans oublier une ravaudeuse, Julie qui avant de se marier allait de ferme en ferme réparer linge ou effets usés ou déchirés, et dans le bourg une lavandière.

La lavandière

Une fois par semaine Mathurine, une grosse femme, bien en chair, solide comme un roc, mère du cycliste si renommé Alexandre Le Breton, venait faire la lessive chez mes parents. Les lavandières se rendaient à la rivière près du calvaire où de grandes dalles de schiste avaient été disposées à leur intention. Je ne sais si le lavoir couvert jouxtant la fontaine St Yves existait à cette époque.

Qu'importe. Après avoir été trempé dans l'eau courante et bien savonné le linge battu à l'aide d'une planchette laissait filtrer sa crasse. Tourné et retourné, bien rincé on le plaçait en tas sur le côté. Mêlées aux rires joyeux les langues allaient bon train, souvent perfides. Tous les gens du pays y trouvaient leur compte en bien ou en mal.

Pendant ce temps, jeune adolescent, j'allais puiser de l'eau, derrière la forge, assez loin pour mes muscles fragiles. Le seau accroché à une corde je tournais la manivelle du treuil et il descendait au plus profond du puits et je le remontais à la force des bras pour passer à son compagnon.

Protégé par un cercle d'acier je revenais à la maison avec mes deux seaux non sans avoir renversé une partie du précieux liquide, gare aux sabots ou aux galoches. Il me fallait retourner au puits une dizaine de fois avant de remplir à moitié la grande lessiveuse en fonte placée dans un angle de la maison paternelle. Epuisé, plus ou moins énervé je donnais des coups de pied aux seaux, comme si les pauvres ustensiles avaient été responsables.

Une fois le feu allumé sous la lessiveuse campagnarde l'eau ne tardait pas à bouillir avec ses joyeux glous-glous. Et Mathurine arrivait avec sa brouette chargée de linge. La montée du bourg était rude mais notre brave lavandière, malgré son âge avait des muscles d'acier et ce rude travail était pour elle un jouet.

La lessiveuse remplie et saupoudrée de savon de Marseille puis recouverte avec soin on passait à table. La potée bretonne, je ne dirai pas auvergnate malgré la ressemblance était la bienvenue pour satisfaire l'appétit de notre brave Mathurine. L'après midi elle descendait la brouette remplie de linge encore chaud jusqu'à la rivière où il était rincé et essoré. En fin d'après-midi il était remonté dans sa brouette dont la roue clinquait joyeusement. Etendu sur une corde du jardin il devait attendre les caprices du temps pour sécher. Repassés avec soin les grands draps bien pliés étaient rangés dans l'armoire familiale.

A cette époque, révolue, on était fier de sa pile de draps bien blancs, décorée d'une image de la vierge ou après la guerre 14-18 d'une médaille militaire du maître de maison, gagnée pour sa bravoure dans les tranchées à Verdun.

La lessive, un travail de titan, les ménagères d'aujourd'hui s'en rendent-elles compte alors qu'elles ont à leur service une machine à laver ultra moderne, du linge léger et des produits tant vantés à la TV ?

Le boulanger

Suivant les conseils de mon maître, enfant je m'intéressais au travail des artisans du bourg forgeron, sabotier, boulanger, bourrelier, menuisier, etc...

Ma visite chez le boulanger était toujours attrayante. R. malaxait la pâte à la main avant d'avoir un pétrin qui rendit la tâche plus facile. Sur sa table de travail il confectionnait les miches longues et épaisses ou rondes suivant la mode de l'époque. Puis il les déposait dans le four bien chaud débarrassé de ses braises. Pas de longues baguettes si prisées aujourd'hui. Et vous aviez droit à un pain croustillant et frais sans adjonction d'aucune substance, seulement la farine, l'eau fraîche et le sel. Moi j'avais droit à un petit michon tout chaud que je dégustais avec appétit.

La consommation de pain a bien chuté depuis. La boulangerie a disparu. Où se ravitaille-t-on aujourd'hui ? au supermarché de Mûr de Bretagne sans doute ? pour avoir de longues baguettes, rassises et insipides, fabriquées industriellement.

Le sabotier

Le travail du sabotier était pour moi une merveille d'habilité et de précision. Pas d'outils perfectionnés, une simple varlope et un grattoir suffisaient. Gare aux fesses quand le bout pointu d'un sabot vous atteignait. Hélas ! il n'avait pas la solidité d'un brodequin et les petits paysans avaient souvent aux pieds des sabots fêlés, rafistolés tant bien que mal.

Les sabotiers eux aussi ont disparu. Les travailleurs ont adopté les bottes plus pratiques en hiver, ou les baskets en été, le dimanche des souliers fins achetés à la ville, et les femmes des chaussures pas toujours élégantes. Quant aux enfants se représentent-ils ce qu'était un sabot ?

Le forgeron

Chez le forgeron, j'admirais le grand soufflet que l'on actionnait et le feu grésillait dans l'âtre. Puis l'artisan battait le fer rouge à grands coups de marteau et les étincelles jaillissaient joyeuses autour de lui.

Un gros cheval de labour attendait dehors devant la forge. On lui tenait la patte repliée et avec force on fixait sur le sabot de l'animal un fer approprié à l'aide de longs clous. La bête ne bougeait pas. Moi, enfant, je la plaignais de tout mon cœur. Ne devait-elle pas souffrir ?

La forge elle aussi a disparu et l'on n'entend plus le carillon du marteau animant les alentours. Les chevaux se comptent sans doute sur les doigts d'une main, peut-être pas un seul ne hennit dans une écurie abandonnée. Les machines agricoles, ultra modernes, les ont remplacés. Ainsi va le progrès.

Le menuisier

Je rendais souvent visite au menuisier beau-père de mon ami d'enfance. Le rabot poussé par des mains expertes adoucissait les planches de chêne souvent rugueuses, puis adroitement coupées à la scie elles servaient à confectionner hélas ! un cercueil qui me faisait trembler de peur.

Mais aussi il excellait pour fabriquer des roues de charrettes avec leur moyeu, leurs rais et leur jante de bois travail d'artiste mais combien pénible. De temps à autre j'assistais à la pose du cercle de fer destiné à consolider la précieuse roue.

Près de la rivière flambait un grand feu de bois dont les flammes s'élevaient en pétillant. A l'aide de crochets forgeron et menuisier posaient le cercle d'acier au milieu des braises, cercle qui ne tardait pas à rougir. Puis avec adresse on le retirait du feu pour le poser sur la jante de bois et on l'aspergeait d'eau et l'on entendait les plaintes de la roue qui craquait mais le méticuleux assemblage du menuisier se trouvait renforcé et désormais notre roue pouvait affronter les chemins caillouteux ou boueux des fermes du pays.

Aujourd'hui l'atelier de menuiserie a fait place à une superbe salle à manger qui n'a rien à envier à celles de la côte touristique bretonne. Aussi j'engage, de tout cœur, les gens des alentours et les touristes à venir admirer mon village natal avec son bourg fleuri, son étang et ses gorges. Ils trouveront au restaurant de la vallée un repas copieux à un prix raisonnable.

Le bourrelier

Mon père cordonnier était secondé par un bourrelier chargé de l'équipage d'un cheval. Son travail minutieux demandait un prodige d'adresse car le harnais comportait un assemblage compliqué dont les principales structures étaient le collier, la sous-ventrière, la bride avec son mors placé dans la bouche de l'animal et qui sert à le gouverner, l'œillère fixée à la bride qui l'empêche de voir de côté et bien sûr le brancard attaché solidement à la charrette. Ainsi harnaché le cheval robuste peut tirer des charges très lourdes.

Le bourrelier lui aussi évaporé ? et pour cause les chevaux se font rares dans le pays et comme il a été déjà mentionné peut-être ont-ils entièrement disparus ?

Autres artisans

Comme ouvriers de la commune citons le maçon et le couvreur qui levés tôt à l'aube allaient de hameau en hameau ; l'un pour renforcer un mur vétuste, l'autre pour protéger de la pluie une toiture tout aussi vétuste.

Et voici le tailleur qui confectionna mon beau costume de première communion, Julie la ravaudeuse qui allait de ferme en ferme réparer les vêtements de petits et grands, ma sœur aînée couturière de son état qui, très adroite coupa la superbe robe de mariée de notre brave Julie.

J'allais oublier les deux meuniers l'un à Poulancre, l'autre à Gourvaux. Celui de Poulancre habitait un vaste manoir d'un certain style. Celui de Gourvaux mourut piqué par une vipère en fauchant sa prairie sa veuve put élever ses huit enfants avec l'aide d'un domestique resté fidèle, mais les langues allaient bon train.

Les disparus

Quatre instituteurs ou institutrices éduquaient les enfants non sans un certain mérite, plus de curé, où les croyants, pratiquants, vont-ils à la messe ? Deux religieuses chargées des soins aux malades et de l'éducation des enfants n'ont plus leur place dans ce pays qui se vide. Le maire, monsieur le Comte de Kéranflech leur avait fait construire une jolie maison, où enfants nous nous rendions pour chanter ou réciter des prières, mais il s'était opposé à l'établissement d'une école libre, ainsi la population restait plus soudée.

Fermes et fermettes

Dans la campagne les fermes de petite superficie avaient leurs champs et prairies entourés de larges talus plantés d'arbres et de buissons avec ici et là des noisetiers sauvages, enfant j'allais cueillir des noisettes, véritable régal.

Les talus ombragés présentaient leur avantage car ils évitaient l'érosion du sol, mais leur inconvénient aussi à cause de la perte de terrain et du travail demandé pour les débroussailler.

Les petites fermettes permettaient de vivre chichement. Je citerai "Roulebiche" tout près du bourg, "Larley" à la lisière des bois, la "Courrie" la promenade qui y conduisait, toute ombragée était une randonnée de plaisir. Il fallait longer le magnifique étang de Poulancre et emprunter le sentier grimpant à travers bois havre de paix, loin de tout bruit.

Comment se présentaient ces petites fermettes : une seule pièce d'habitation au sol en terre battue (voir relevé), une petite étable porcherie, un poulailler, une cour avec son puits, comme terrain une prairie et un petit champ. Qu'élevait-on ? Une vache pour le lait et le beurre, un cochon nourri bio (voir illustrations) pour subvenir aux besoins de la famille, poules et poulets appréciés par les habitants du bourg. Ce n'était pas la richesse loin de là.

"Les batteries"

Au cours de mes études les vacances scolaires n'étaient pas de tout repos. Nous n'étions pas riches aussi ma mère ne pouvait admettre que je passe mon temps à me reposer, à me promener ou à lire.

De bon matin j'accompagnais mon père aux "batteries" (lire au battage de blé) lui, très adroit malgré sa jambe raide était chargé de construire les meules de paille Jean T. et moi nous alimentions la machine à vapeur en eau. Trois coups de sifflet c'était la pause pour le casse-croûte du matin. A midi les fermières rivalisaient pour servir un repas copieux. Gare à celles trop regardantes : les critiques allaient bon train. Les travailleurs se relayaient toute les demi-heures. Aussi, le battage du blé était une fête.

Le sarrasin

En plus du blé et de l'avoine certains paysans réservaient un lopin de terre pour la culture du sarrasin dit aussi blé noir. Une fois coupé à la faux, les charrettes bien remplies transportaient les gerbes dans une ferme choisie pour le battage. La quantité n'étant pas importante on n'allait pas déplacer de ferme en ferme la "vanneuse" avec son imposante machine à vapeur. Les graines de sarrasin confiées à l'un des meuniers donnaient une farine grise destinée à la confection des galettes.

Les galettes

Ma mère, experte en la matière, malaxait avec soin dans la jatte de bois farine, lait onctueux, et une légère adjonction de sel. La pâte odorante était laissée au repos un certain laps de temps. Puis on allumait un bon feu de bois dans l'âtre et sur les braises bien chaudes on disposait les galetières sur des trépieds, une à droite, l'autre à gauche. Une "louchée" de pâte versée au milieu, avec dextérité ma mère l'étalait à l'aide d'un léger râteau "le rouable" pour obtenir une galette bien ronde qui à demi cuite était étendue sur l'autre galetière.

A table les enfants, chacun à notre tour nous avions droit à une fine galette brisée avec soin dans un grand bol de lait "ribot" (lait écrémé sorti la veille d'une baratte lors de la fabrication du beurre), c'était délicieux. Puis nous avions droit à une galette plus épaisse bien chaude imbibée de beurre et pour finir une autre avec un œuf "au miroir" (œuf sur le plat). Quel régal ! Nous pouvions partir à l'école en ce vendredi, jour de carême et affronter le froid de l'hiver.

Cependant revers de médaille, ma mère souffrant de rhumatismes, à genoux devant l'âtre ne tardait pas transpirer et on lui glissait un journal dans le dos pour la soulager quelque peu.

Mon père "le petit popotou" suivant les langues venimeuses du pays apportait le bois s'il en manquait.

Un jour, j'avais peut-être treize ans j'ai voulu imiter ma mère. Le "rouable" à la main, je fus incapable d'étendre convenablement sur la galetière la "louchée" de pâte et tout honteux j'ai lâché prise. Ma tante Marie éclatant de rire ne put retenir son besoin... vous vous représentez l'amusant tableau.

Le surplus de galettes, plus fines celles là pliées avec soin et rangées dans le garde manger au fin treillage accompagnaient le café au lait du petit déjeuner. Quel contentement !

Aussi il ne faut pas s'étonner que les crêperies bretonnes sont si renommées aujourd'hui, sans doute, le matériel employé est plus moderne. Adieu le bon feu de bois et ses braises pétillantes.

Les galette de pommes de terre

Parfois la farine de sarrasin était remplacée par une purée de pommes de terre onctueuse à souhait. On employait le même procédé concernant les galettes de sarrasin, mais combien plus délicat. Quelle adresse pour que la pâte ne brûle pas ou ne colle pas à la galetière ! Déguste-t-on aujourd'hui ces délicieuses galettes de pommes de terre ? J'en doute.

Enfant, vu mon patronyme "Gallais" j'avais droit au surnom de galette de petasse (lire de pommes de terre), surnom pas bien méchant mais qui m'irritait.

Les crêpes

Les jours de fêtes les crêpes remplaçaient les galettes, plus fines, plus petites, bien sucrées, elles étaient appréciées, accompagnées de beurre onctueux ou de confiture maison. Hélas ! en ces temps modernes où les achète-t-on ? Crêpes plus ou moins insipides. Adieu la fraîcheur et le parfum suave d'antan. On ne transpire plus devant les braises de l'âtre. Ainsi va le progrès.

Mes vacances agréables

Après la mort à 18 ans de mon ami Ange Hamonic avec qui plus jeune je partageais le "Pèlerin" monsieur H. a conseillé à ma mère de ne plus m'envoyer travailler dans les fermes.

Avançant en âge c'était pour moi des vacances agréables. J'avais 16 ans sans doute, quand je m'amusais à regarder trois jeunes enfants qui jouaient ensemble, l'un le fils du célèbre écrivain américain Ernest Hemingway Bamby élevé par l'une de mes tantes, les deux autres mes cousins Maurice, l'autre Raymond. Bamby la force, Raymond la petite fille, Maurice la ruse celui qui commande.

Une anecdote

Un fait inoubliable que je dois rappeler ici. Un paysan avait demandé à ma mère si je pouvais conduire l'un de ses chevaux à Quintin chef lieu de canton des Côtes d'Armor distant d'environ 15 kilomètres de notre domicile. La gratification était assez importante pour l'époque d'où l'acquiescement de ma mère.

A peine hissé sur le dos du cheval mes jambes trop courtes d'adolescent ne peuvent serrer les flancs de l'animal et je tombe à terre. Hissé à nouveau, je tiens bien fort la bride mais après quelques pas je glisse encore une fois. Colère de ma mère, l'argent passe avant tout, elle ne se rend pas compte des risques encourus.

Ma sœur Elise, parisienne en vacances me remplace sur le dos de la bête et nous voilà partis, moi, tout honteux suivant à bicyclette. Quel succès tout le long du chemin on accourt pour admirer notre belle et élégante cavalière et les applaudissements crépitent de toutes parts. Le cheval arrivé à destination, c'est après un grand détour mouvementé que nous rejoignons la maison paternelle à la tombée du jour, fourbus mais contents.

Au cours de notre dernière conversation téléphonique ma sœur Elise m'a rappelé cette anecdote. Ce qui prouve qu'à l'approche de ses 96 ans elle possède tous ses esprits.

Le feu dans l'âtre

Adolescent, je fus chargé par ma mère d'aller régler à Monsieur le Comte de Kerenflech Sénateur et Maire de la commune sept stères de bois qui nous avaient été livrés.

C'est un peu intimidé que je me rendis au magnifique château du Quélenec. Monsieur le Comte me reçu très aimablement et fit cadeau à mes parents de ce bois coupé dans la vaste forêt entourant le château. Et me pria de bien vouloir consulter sa bibliothèque qu'il mettait à ma disposition.

J'ai déjà mentionné, combien j'ai regretté de n'avoir pas consulté les archives de la paroisse.

Mais ce bois il fallait le scier pour alimenter le foyer du café. Une bûche fixée sur un chevalet, mon frère Marcel et moi-même, nous nous sommes attelés à cette tâche à l'aide d'un harpon. Les tronçonneuses n'existaient pas à cette époque.

Le chêne n'est pas un bois tendre, aussi, mes muscles d'adolescent ne pouvaient résister à cette lourde tâche bien longtemps. Aussi, le lendemain il fallait se remettre au travail.

Du matin au soir le bois pétillait dans l'âtre et les étincelles fusaient dans la cheminée noire de suie.

En hiver, après la messe du matin les fidèles sortaient de l'église glaciale tout frigorifiés. Aussi se réchauffaient-ils devant le bon feu rougoyant tout en crachant par terre leur salive de chique. C'était peu ragoûtant.

Dans un angle de l'âtre la grosse marmite bouillonnait lentement. Quel régal que cette potée bretonne tout appréciée que la potée auvergnate.

Le soir après la fermeture du café, assis sur les bobouères" (les bancs) de chaque côté du foyer ma mère excellente brodeuse activait ses aiguilles avec dextérité. Et moi, bien au chaud, je lisais, combien j'appréciais cette tranquillité avant d'aller au lit.

Mon père coiffeur

A vrai dire mon père cordonnier de son état n'était pas un coiffeur de métier. Mais que ne fallait-il pas entreprendre pour gagner cette "chienne" de vie et aussi pour rendre service aux paysans de la commune.

Après la première messe du matin ou avant la grand messe des clients arrivaient avec sur le visage une barbe grise de huit jours.

Tout se passait devant l'établi du petit cordonnier. Pour tout matériel un vieux peigne, un "coupe chou" affûté avec adresse, un blaireau en mauvais état, une paire de ciseaux et du savon de Marseille.

Cependant notre coiffeur d'occasion s'en tirait à la perfection, pas la moindre égratignure, pas la moindre goutte de sang.

Le client satisfait se débarbouillait à la main dans l'eau d'une cuvette pas souvent renouvelée et le même torchon était le bienvenu pour tous.

Quelques sous venaient s'ajouter au maigre butin du tiroir caisse tenu sous l'œil vigilant de ma mère à l'extrémité de la vaste table du café.

La chasse

Au début du siècle et même après la guerre 14-18, les chasseurs étaient peu nombreux dans le pays, aussi, le gibier abondait dans les champs et dans les bois. Qui possédait un fusil, mon père excellent chasseur et son ami le forgeron, peut-être "Pomeleu sans fesse" un vieux célibataire qui vivait de rapine.

Pas de tenue de chasse moderne, la tenue de chaque jour mais de bons brodequins. Pas de cartouchière, mais une musette sur l'épaule renfermant les cartouches et parfois une petite bête blanche, un furet. Après le premier tir bien ciblé on cachait le gibier dans un fourré et l'on continuait la poursuite.

Quelle aubaine ! Les amis avaient droit à une généreuse offrande. Quant à nous, nous nous régalions du civet préparé avec soin par ma mère, véritable cordon bleu. Moi, j'avais droit à la tête du lièvre ou du lapin. La cervelle ne rend-elle pas plus intelligent d'après ma croyance d'enfant.

Le braconnier

Jeune homme, mon frère Marcel était lui aussi un excellent chasseur. Un jour, sur la route de Saint Mayeux je fus interpellé par Théo qui travaillait dans un champ "Henri, qu'as-tu dans ton sac ? n'est-ce pas un fusil ?" et moi de continuer ma route sans répondre mais tout confus. C'était bien un fusil que mon frère m'avait prié de cacher dans un buisson dans le bois de la Martyre.

Lui venait me rejoindre peu de temps après avec des bourses (filets) et un furet dans sa musette.

Après avoir repéré un terrier, il ajuste les bourses aux extrémités et à l'intérieur le furet traque le gibier.

Moi, je suis chargé de surveiller une sortie et voici qu'un lièvre apparaît en bondissant. Effrayé, je recule au lieu de me jeter à plat ventre sur l'animal, si bien qu'il réussit à s'échapper à mon grand désespoir.

Pas un mot de reproche de mon frère, nous nous entendions si bien. Au contraire, il a prétendu qu'il n'avait pas fixé assez fermement la bourse.

Heureusement nous ne sommes pas revenus bredouilles mais deux lapins dans la musette.

Cinéma

Trois ou quatre fois par an un présentateur faisait son apparition dans le village et en fin de journée et s'écriait "Cinéma ce soir salle Gallais, venez nombreux".

Mon père et mon frère Marcel allaient emprunter des bancs de table chez les voisins et les rangeaient dans la petite pièce attenant à la salle de café.

Le présentateur arrivait avec son matériel, écran et projecteur et les spectateurs se présentaient en majorité femmes et enfants.

Le prix de l'entrée quelques sous.

Les spectateurs s'installaient sur les bancs peu confortables serrés les uns contre les autres et les bavardages allaient bon train.

"Silence on tourne"; Sous la toile qui le projégait notre cinéaste activait la manivelle qui crépitait joyeuse.

Sur l'écran en noir sur fond blanc notre Charlot tant réputé dans le monde entier apparaissait, avec sa petite moustache, son chapeau melon et sa canne, et c'étaient des mimiques désopilantes. Il trottait comme un petit rat, se baissait, perdait son couvre chef, se relevait en se frottant les genoux tant il semblait souffrir, disparaissait derrière une porte, réapparaissait à une fenêtre avec un sourire béat tout en se frottant le nez.

Des cris de stupeur s'élevaient parmi les spectateurs comme si on plaignait notre brave Charlot, mais rires et acclamations ne tardaient pas.

La scéance n'était pas très longue et c'était la ruée vers la sortie, tous réjouis de leur soirée si agréable.

Tout ceci doit bien faire sourire jeunes et moins jeunes de cette fin de siècle. Le cinéma est aujourd'hui un art, qui a bien évolué. Le somptueux Festival de Cannes le porte au zénith.

Autres distractions

Concernant les enfants. Combien étions-nous dans le village ? Une douzaine je le suppose.

C'était à "touche qui peut" sur la bosse du recteur, gare à celui ou à celle qui tombait dans le caniveau en contre-bas.

C'était aussi "Colin Maillard" les yeux bandés. Le premier touché jouait le rôle de Colin.

Ou encore "saute mouton" pour les garçons et la "marelle" pour les filles, jeu demandant beaucoup d'adresse.

Pour ma part le dessin était mon passe temps favori. Je reproduisais au crayon de couleur les caricature du Pelerin ou les modèles du catalogue de la couturière ma sœur aînée. Mes chefs d'œuvre étaient épinglés sous la glace du café et j'en étais très fier.

Concernant les adultes

Le soir après une journée de labeur ou surtout le Dimanche après-midi on jouait aux palets. L'heureux gagnant, celui qui atteignait au plus près le palet plus petit représentant le but avait droit pour récompense à quelques sous.

Le jeu de quilles était aussi le bienvenu. A l'aide de la grosse boule de bois dans laquelle étaient creusés un large trou pour les quatre doigts et une autre pour le pouce. Il fallait faire tomber le maximum de quilles. Jeu simple, allez-vous dire, mais qui demandait un rude entraînement.

En hiver les veillées au coin du feu tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, avaient leur charme et resserraient les liens entre voisins. Les parties de belote apportaient une certaine animation. Le tricheur était vertement sermonné.

Chaque jour le facteur nous remettait le journal "Les Côtes du Nord". Combien d'abonnés dans la commune ? Peu sans doute.

Les bibliothèques ? Inexistantes. A la maison un seul livre "le missel" pour les prières. Cependant ma mère assise sur la "baubière" (lire le banc) au coin du feu veillait très tard passionnée par un roman que lui prêtait l'instituteur. Pour moi, bien au chaud devant l'âtre rougeoyant c'était la lecture du Pélerin ou d'un livre d'aventures : Pinochio ou Robinson Crusoé par exemple.

Les distractions sont-elles les mêmes aujourd'hui ? La télévision tient les familles cloîtrées chez elles et le bourg ne connait plus l'animation d'antan. Heureusement les touristes, de passage dans ce beau village fleuri, viennent réveiller la torpeur des jours qui s'écoulent dans le calme de la campagne Adieu la convivialité d'autrefois.

Le premier Mai

Si les jeunes aujourd'hui, ont la chance d'avoir à leur disposition cette belle salle polyvalente qui ne désemplit pas quand un bal y est organisé, les jeunes autrefois s'amusaient aussi mais à leur façon.

J'ai déjà parlé des différentes fêtes. Cependant j'ai oublié de mentionner l'arrivée du premier Mai.

Garçons du bourg et de la campagne, en différents groupes, parcouraient le pays de bon matin en chantant.

"Voici le mois de Mai où les rosiers boutonnent où vont les jeunes garçons embrasser leurs mignonnes etc...

Naturellement ils comptaient sur la générosité des habitants. Une douzaine d'œufs était généralement l'offrande attendue. Gare à celui trop regardant. On fixait à sa porte une veste si c'était un "notable" conseiller municipal le plus souvent ou une tête de chouette qui dans l'esprit d'alors portait malheur.

Avec le modeste butin on se réunissait pour fêter le joli mois de Mai. Après un succulent repas on dansait la "ridée" en chantant ou au son de l'harmonica.

Une pratique certainement bien disparue aujourd'hui. C'est bien dommage.

La joie de vivre

Par les belles soirées de printemps et d'été (car quoi qu'on dise il ne pleut pas constamment en Bretagne) trois jolies jeunes filles pleines d'entrain : Elise, ma sœur aînée, et se amies Rosalie et Jeanne bras dessus bras dessous s'en allaient direction Poulancre sous les acclamations des commères assises sous le gros chêne.

Puis c'était des chants joyeux qui s'élevaient dans la sérénité de la nuit tombante.

De jeunes lurons les attendaient peut-être sur le parapet du pont.

N'était-ce pas un moment de plaisir qui venait rompre le calme de mon village après une journée de labeur ?

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Itinérants

Peaux de lapins, peaux criait un colporteur. Et mon frère très adroit quant au tannage des peaux de lapins, de lièvres, parfois de renards et aussi de taupes, prises au piège dans un pré voisin, accourait pour recevoir quelques francs, argent de poche non superflu, s'ajoutant aux courses à bicyclette gagnées lors des fêtes des environs.

Et voici le caïfa à bicyclette avec un petit triporteur. Il passait dans les diverses épiceries pour vendre ses produits : café, sucreries, etc...

Et aussi l'aiguisseur de couteaux. Couteaux, couteaux, criait-il. Les ménagères accouraient avec leur instruments qui avaient besoin d'être affûtés.

Tous apportaient une certaine animation dans le village qui se vide aujourd'hui.

La salle polyvalente

Jeunes et moins jeunes pensent-ils que la salle polyvalente que j'ai tant appréciée quand amis de mon âge nous avons fêté nos 80 ans chez Léa Névo a été bâtie à l'emplacement de la maison de la Veuve Perrot figure légendaire du pays.

Avant le repas du soir je m'y rendais souvent pour retrouver ses petits enfants de mon âge qui, habitant trop loin de l'école étaient hébergés chez leur grand-mère.

Pas riche sans doute, mais rien ne manquait à la mémé. Toute la famille participait à ses besoins. On ne connaissait pas la maison de retraite à cette époque et les vieillards n'étaient pas abandonnés comme ils le sont parfois aujourd'hui. Mon expérience m'a prouvé que même des personnes aisées étaient délaissées par leurs enfants qui s'étaient approprié tout leur bien.

J'ai bien ancrée dans ma mémoire malgré le recul du temps la pièce unique ou vivait la mémé. C'était la demeure typique des personnes âgées. Un sol en terre battue, au plafond des poutres plus ou moins bien équarries, face à l'entrée l'armoire ancienne entre les deux lits recouverts d'une parure brodée à la main, d'un côté l'âtre avec sa crémaillère et son feu qui scintillait joyeux, de l'autre l'escalier conduisant au grenier, une demi cloison près de l'étroite porte pour se protéger des courants d'air et contre cette cloison le vaisselier avec touts ses ustensiles et face à la minuscule fenêtre la table avec de chaque côté ses bancs solides mais peu confortables.

Ce n'était pas le luxe, mais la simplicité où l'on se sentait à l'abri du froid et de la pluie.

Ma jeunesse

A 18 ans nous nous retrouvions entre étudiants au bord de l'étang de Poulancre. C'étaient des palabres et des rires. Nous étions plus ou moins amoureux de Louisette, la sœur d'un camarade.

Les dimanches aux fêtes de canton, les bals se poursuivaient tard dans la nuit. A quatre heures du matin je revenais à bicyclette de Mûr de Bretagne fourbu mais content. Parfois j'entendais dans les bois de la vallée un bruit étrange, c'était Marianne dont j'ai déjà parlé qui coupait du lierre ou des feuillages pour sa vache, son seul soutien pour vivre.

J'entrais furtivement, sans faire de bruit dans la maison paternelle, la porte n'était pas fermée à clé ; on n'avait pas peur des voleurs à cette époque.

Je me souviens de ce bal du 14 juillet chez mes parents. Le lendemain c'était la Saint Henri que je voulais fêter dignement. Ma mère, refusant, avec raison d'ailleurs de me servir du "Pernod" nous sommes allés étancher notre soif dans le café voisin. Et Julie de nous servir de pleins verres. Inutile de dire que j'ai été malade "à crever". Quant à Henri Denis on l'a cherché partout mais en vain. Il pleuvait à torrent. On l'a trouvé enfin allongé dans un carré d'haricots verts dans le jardin attenant à la salle de danse.

Mon village aujourd'hui

Qu'est devenu mon pays natal en ces temps modernes. Mon ami, D. serait mieux placé pour en parler.

L'exode avait déjà commencé en 1930 mais s'est amplifié après la dernière guerre. Trois cents habitants seulement de nos jours parait-il. Le bourg s'est embelli, la cure rasée a laissé place à un parking entouré de fleurs et permet d'admirer au loin l'étang et la vallée de Poulancre.

Les demeures anciennes ont été rénovées, exemple l'ancien café du centre, que j'ai toujours regretté de n'avoir pas visité par la suite. Celui de Julie a perdu ses pierres apparentes et c'est dommage. Ma maison natale n'a pas changé mais le chemin caillouteux qui y conduisait a été goudronné.

L'église peu fréquentée aujourd'hui est entourée d'un cimetière merveilleusement entretenu mieux qu'autrefois. Le gros chêne centenaire trône toujours, majestueux, face à l'ancienne épicerie de Mélanie, restée intacte.

La demeure ou ma tante Marie et Bamby, fils du célèbre écrivain américain Ernest Hemingway, occupaient pendant les vacances a été rasée, car trop vétuste, ce qui agrandit la place du bourg. Les deux restaurants constellés dès le printemps de géraniums en fleurs sont admirables surtout celui de la Vallée le plus fréquenté. Ici et là quelques maisons plus modernes. Je citerai celle de Mr et Mme D. entourée d'un joli parc qui fait l'admiration des touristes qui ne manquent pas de la prendre en photo.

Cependant les parcelles de terrain réservées à la construction le long du chemin de Talin n'ont pas trouvé preneurs malgré le site enchanteur de la vallée et de l'étang de Poulancre. On préfère Mûr de Bretagne à Saint Gilles Vieux Marché, car on y trouve médecin, pharmacien, commerçants à portée de la main. Deux restaurants ont pris de l'ampleur, celui de la vallée surtout avec sa belle salle à manger digne de celles de la côte.

La place bien goudronnée et bien entretenue n'est plus la place caillouteuse d'autrefois. Le village classé hors concours parmi les villages fleuris des Côtes d'Armor fait l'admiration des touristes et dois-je rappeler que l'eau courante a remplacé les puits d'antan ?

L'envers de la médaille

Mais voici l'envers de la médaille : commerçants et artisans se sont évanouis avec le curé et les bonnes sœurs. Les deux écoles ont été fermées et un car de ramassage scolaire conduit les quelques enfants à St Mayeux, village voisin.

Une seule boucherie épicerie dans l'ancienne maison de Mélanie, mais y fait-on fortune ? Aujourd'hui la voiture permet d'aller se ravitailler au super marché de Mûr de Bretagne.

Dans la campagne, avec le remembrement les fermes se sont agrandies au détriment des fermes moyennes d'avant guerre. Qui aura le plus beau tracteur. J'ai été surpris lors d'un passage dans mon pays natal de voir un cultivateur coupant de la luzerne dans une champ près du bourg, assis dans la cabine de son engin ultra moderne, protégé du vent et de la pluie. Combien peut coûter cette machine agricole ? Je crains que les cultivateurs ne s'endettent un peu trop, comment s'étonner qu'ils se plaignent parfois.

Le tas de fumier devant la porte a disparu et les intérieurs de la ferme se sont modernisés. Qui aura la plus belle cuisine ? Qui souvent ne sert que le dimanche si l'on ne va pas déjeuner au restaurant qui ne désemplit pas.

Les chemins boueux ont fait place à de petites routes goudronnées. J'ai été étonné quand H.D. m'a fait visiter une ancienne ferme perdue dans la campagne aujourd'hui transformée en discothèque.

La ferme du bourg présente une cour toute fleurie. Adieu le tas de fumier et les poules qui y picoraient. Aujourd'hui (J.G.) élève uniquement des cochons non bios il va sans dire, aussi mon étonnement où du restaurant dans lequel j'étais descendu j'ai été surpris par l'odeur nauséabonde du lisier répandu sur un champ non loin de là.

Les fermettes ont disparu : exemple celle de la Courrie tombée en ruines, d'autres occupées comme résidence principale ou secondaire.

Un terrain de camping a été installé dans le magnifique site de l'étang de Poulancre. Une maison de la jeunesse toute moderne bâties au bord du chemin de Talin. Je l'ai appréciée lorsque j'ai fêté mes 80 ans aux côtés de rares amis d'enfance.

Est-on plus heureux qu'autrefois ?

Est-on plus heureux qu'autrefois ? Existe-t-il toujours cette convivialité de l'âme bretonne ? Dans mon enfance quand un étranger passait devant une ferme on l'invitait à casser la croûte, du pain bis, un morceau de lard, le tout arrosé de cidre et pour finir une tasse de café. La TV tient les familles cloîtrées chez elles, adieu les partie de belote. Aussi va le progrès qui engendre de plus en plus de chômage.

Je termine en me posant la question "est-on plus heureux" impossible pour moi d'en tirer une conclusion. Les cultivateurs aujourd'hui ont un travail moins ingrat grâce aux machines agricoles, mais sont-ils aidés comme autrefois par des valets de ferme.

Le souvenir inoubliable de mon pays natal

Oui, je garde un souvenir inoubliable de mon pays natal, et je voudrais tant qu'il attire de nombreux touristes. Une carte détaillée de la commune permettrait, je le crois, de baliser les diverse promenades à travers bois, et la pêche n'est-elle pas un passe temps agréable ? Grâce aux moyens de locomotion actuels il est facile de passer une journée au bord de mer, et les deux restaurants vous offrent de bons repas à un prix raisonnable.

Oui la Bretagne est un beau pays et je suis fier de savoir qu'elle est tant prisée aujourd'hui.

Nommé à Paris, je n'y ai pas trouvé la même cordialité qu'en Bretagne mon pays natal tant regretté et que je ne reverrai plus jamais.

H. Gallais

Hommage
à

Monsieur le Comte de Keranflec'h Maire de la Commune, Conseiller Général et Sénateur décédé le

à

Madame la Comtesse de Keranflec'h grande figure de la Résistance et de la Croix Rouge décédée en Mai 1968.

à

Monsieur le Comte de Saint Pierre qui a tant fait pour le développement de la Commune décédé en Septembre 1972.

à

Monsieur Hellequin dévoué Secrétaire de Mairie, Directeur de l'Ecole des garçons à qui je dois ma situation décédé

Hervé-Charles-Marie-Rogatien, comte de Kéranflec'h-Kernezne, né à Nantes en 1861, entra à Saint-Cyr en 1882, « comme on prend les ordres ». Il choisit la cavalerie, corps dont les cadres se composaient en bonne partie de membres de la noblesse. Il avait la mystique de l'armée et aimait la troupe, parce qu'il aimait le peuple. Il est capitaine quand son père meurt en 1901. Sa mère lui expose alors clairement son devoir : être cette même tête qu'était son père dans le pays, prendre la direction du domaine et notamment de leur exploitation agricole. Le Comte de Kéranflec'h ne pouvait faillir à son devoir... Mais il espérait obtenir bientôt de sa mère la permission de reprendre l'uniforme. Hélas ! à peine est-il installé au château qu'une délégation vient lui demander de se présenter aux élections cantonales. Accepter, c'était consommer le sacrifice : s'il était élu, la vie militaire lui était interdite.

Mais son devoir était clair. Il accepta et fut élu. Il restera conseiller général du canton de Mûr jusqu'à sa mort, en 1946.

En 1904, il est élu maire de Saint-Gilles (65), poste qu'il ne quittera pas davantage. Tour à tour, il siégera également au Sénat (1912) et à la Chambre des Députés (1921-1924) (66). Comme maire, M. de Kéranflec'h eut un secrétaire éprouvé en la personne de M. Hellequin, instituteur.

En 1893, Hervé de Kéranflec'h avait épousé, à Paris, Marie-Thérèse-Simone de Boisboissel. Pendant la Grande Guerre, ils eurent l'immense douleur de perdre leurs deux fils : Alain, né en 1895, Saint-Cyrien, et Pierre, né en 1897, licencié ès-lettres et bachelier en droit à dix-huit ans. Une belle carrière s'ouvrait devant les deux jeunes gens. Ils furent tués en braves à la tête de leurs hommes (67). Leur père lui-même fit la guerre comme chef d'escadron, mais, vu son âge, on ne lui accorda pas de se battre en première ligne.

Sont-ce les seuls titres de gloire de M. de Kéranflec'h ? Non. Celui que tout le monde appelait « Monsieur le Comte » était un homme courtois et affable envers les plus humbles, celui que tous allaient consulter quand quelque ennui se présentait. Ensemble, M. et Mme de Kéranflec'h s'attachaient à résoudre toutes les difficultés. Aussi, combien étaient légitimes cette entière estime et profonde vénération dont il jouissait dans le pays et il pouvait déclarer dans sa profession de foi en vue des élections cantonales de septembre 1945 : « Rendre service à chacun, dans un esprit de justice, d'impartialité et de bonté, a toujours été mon plus cher désir et ma constante préoccupation. Toujours, je me suis efforcé de défendre vos intérêts et de faire respecter vos droits, en travaillant au développement, au progrès agricole et commercial de notre cher canton ».

Le Comte Hervé de Kéranflec'h était un vrai gentilhomme, héritier de hauts exemples, jaloux de l'honneur du nom qu'il portait et acceptant avec les titres et les biens, les charges et les servitudes.

Le jour de ses obsèques, au cimetière de Saint-Gilles, le Préfet Avril produisit un des morceaux de haute éloquence dont il était coutumier. « Chacune des étapes de cette longue vie prend figure d'apostolat », s'écria-t-il.

dévouement de Madame la Comtesse de Kéranflec'h.

Née de Boisboissel (68), un des plus vieux noms de Bretagne, elle reçut une éducation semblable à celle de son mari. Comme lui, elle saura toujours servir.

Au début du siècle, elle passa les examens de la Croix Rouge, puis le diplôme d'Etat de visiteuse d'hygiène. Le pays, qui en avait besoin, bénéficia tout de suite de ces études. En 1907, elle crée l'un des premiers cours ménagers, inaugurant ainsi une action sociale qui lui sera toujours chère. Elle édite un livret d'hygiène pratique à l'intention de la ménagère rurale et le diffuse très largement afin de « contribuer au bien-être et au bonheur de la famille »... Jusqu'à la veille de la dernière guerre mondiale, on la rencontrera dans diverses capitales d'Europe, partout où il est question d'enseignement ménager, d'améliorations de la vie rurale. Comme présidente de l'A.F.A. (Action Familiale Agricole), elle donnera de magistrales conférences un peu partout en Bretagne, souvent assistée de quelque ecclésiastique et d'un délégué de l'Office Central de Landerneau qui publie la revue « La Fermière ». Au cours de ces « semaines rurales », elle traitera de l'œuvre maternelle en éducation : « Il manquera toujours quelque chose à la piété de celui qui n'a pas appris sa religion sur les genoux de sa mère ». Elle répètera toujours ces conseils comme des leitmotiv : pas de promesses non tenues ; provoquer la sincérité ; ne jamais en rire ; pas d'humiliation publique qui aigrit ; les peines doivent être proportionnées aux fautes et faute avouée doit être presque pardonnée ; ne jamais donner l'exemple du mensonge, l'enfant observe ses parents.

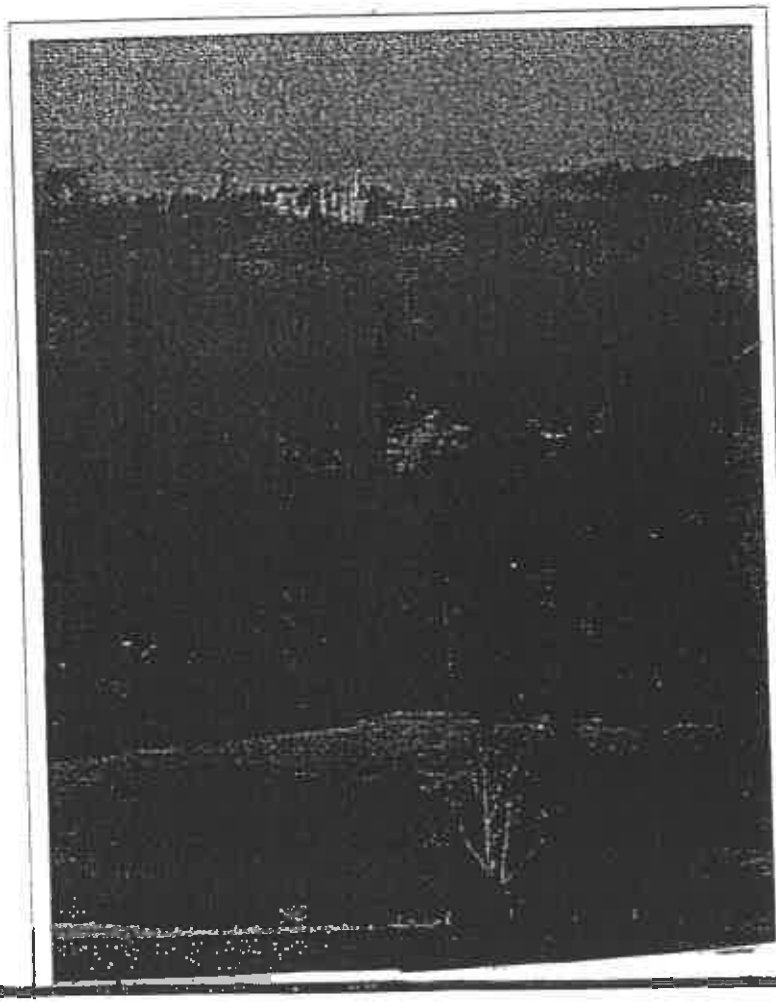
Nous nous garderons donc d'oublier que pendant la première guerre mondiale, la comtesse de Kéranflec'h servit comme infirmière-major et fut l'objet d'élogieuses citations. La mort de ses deux enfants à qui elle avait tant donné (ne s'était-elle pas astreinte à refaire ses études pour mieux les aider !) aurait pu mettre fin à cette belle activité, mais Simone de Boisboissel, comtesse de Kéranflec'h, garda pour elle sa peine immense, et continua à prodiguer aux autres ses soins.

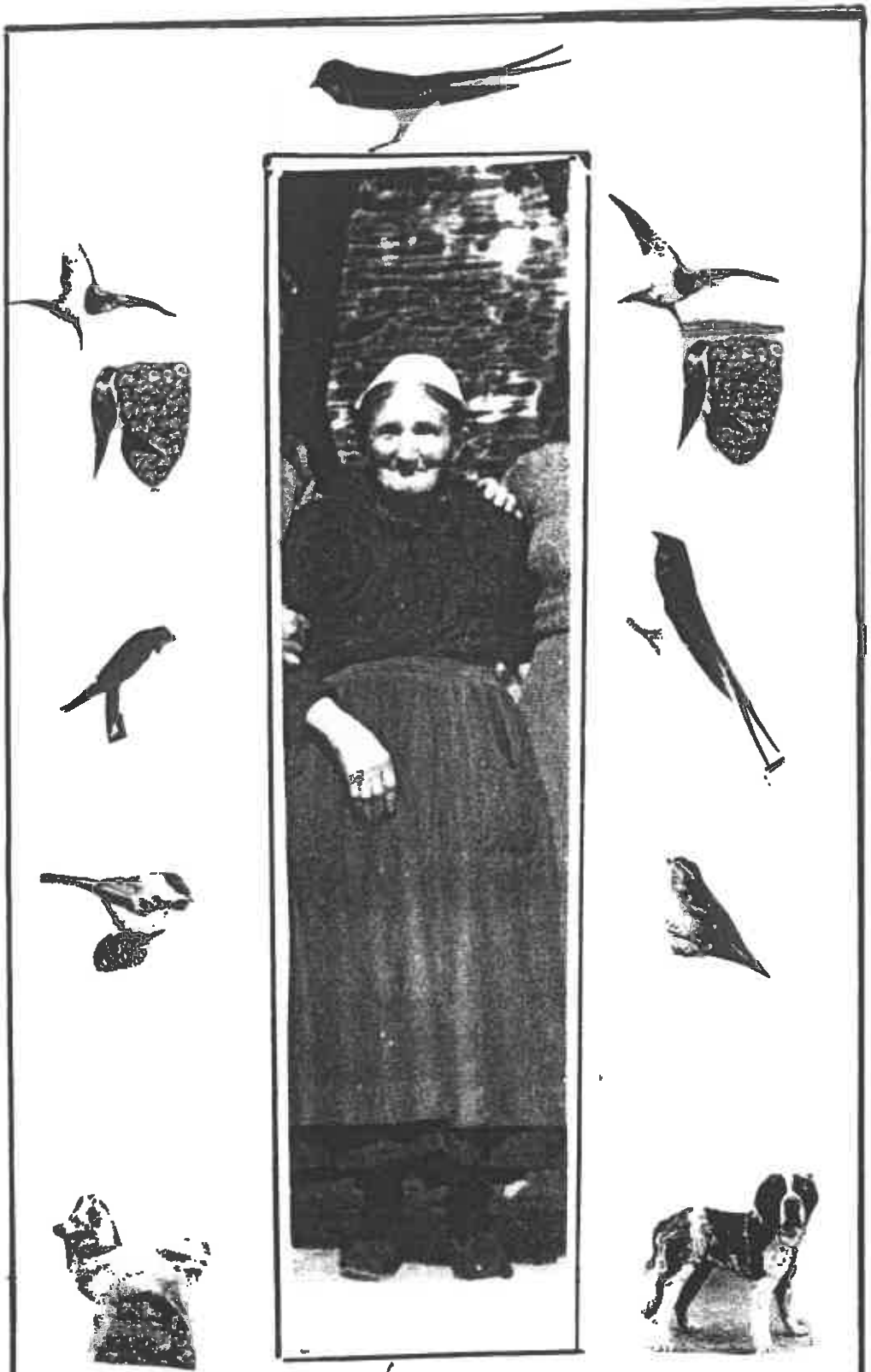
Nous avons vu son action clandestine pendant l'occupation, ce qui lui valut des félicitations de la part des gouvernements anglais et américains. Il importe de rappeler (et ici, Odile de la Varende, sa demoiselle de compagnie, a bien droit à un souvenir !) qu'elle organisa, sur le plan cantonal, le « colis du prisonnier » et la section Croix Rouge (69).

Enfin ! En février 1953, « L'Officiel » annonça la nomination de Mme de Kéranflec'h, au titre de la Santé Publique, au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Chose rare pour une femme, elle possédait déjà la plus haute décoration pontificale.

Après avoir été longtemps maire du Leslay, près de Quintin le comte Antoine de Saint-Pierre (70) est devenu le premier magistrat de Saint-Gilles, en 1959. Il a inlassablement œuvré pour mettre sa commune en valeur. On se rappelle avec quel goût sûr et quel enthousiasme il fit de son bourg le modèle des villages fleuris. « Ses fonctions municipales ne représentaient cependant qu'une part de ses activités. Toujours prêt à se dévouer, ayant par excellence le sens d'autrui, M. de Saint-Pierre s'occupa de nombreuses œuvres sociales. Mais c'est surtout peut-être en sa qualité de président du Syndicat départemental d'électrification qu'il fut appelé à rendre les plus signalés services à la population des Côtes-du-Nord. L'équipement en électricité du département doit beaucoup à la compétence, à la ténacité, à l'esprit de progrès d'un homme qui se donnait entièrement à ce qu'il entreprenait... » (« Petit Bleu des Côtes-du-Nord » du 23 septembre 1972).

Antoine de Saint-Pierre est décédé subitement dans la nuit du 19 au 20 septembre 1972, à l'âge de 73 ans, regretté de toute une population. Son fils Bertrand, châtelain du Quélennec, a pris, le mois suivant, le relais au conseil municipal à une forte majorité (il est actuellement adjoint au maire). Mme Bertrand de Saint-Pierre, animatrice d'œuvres sociales et catholiques dans le canton, maintient dans la vieille demeure les traditions de loyal et sympathique accueil.





Mélanie

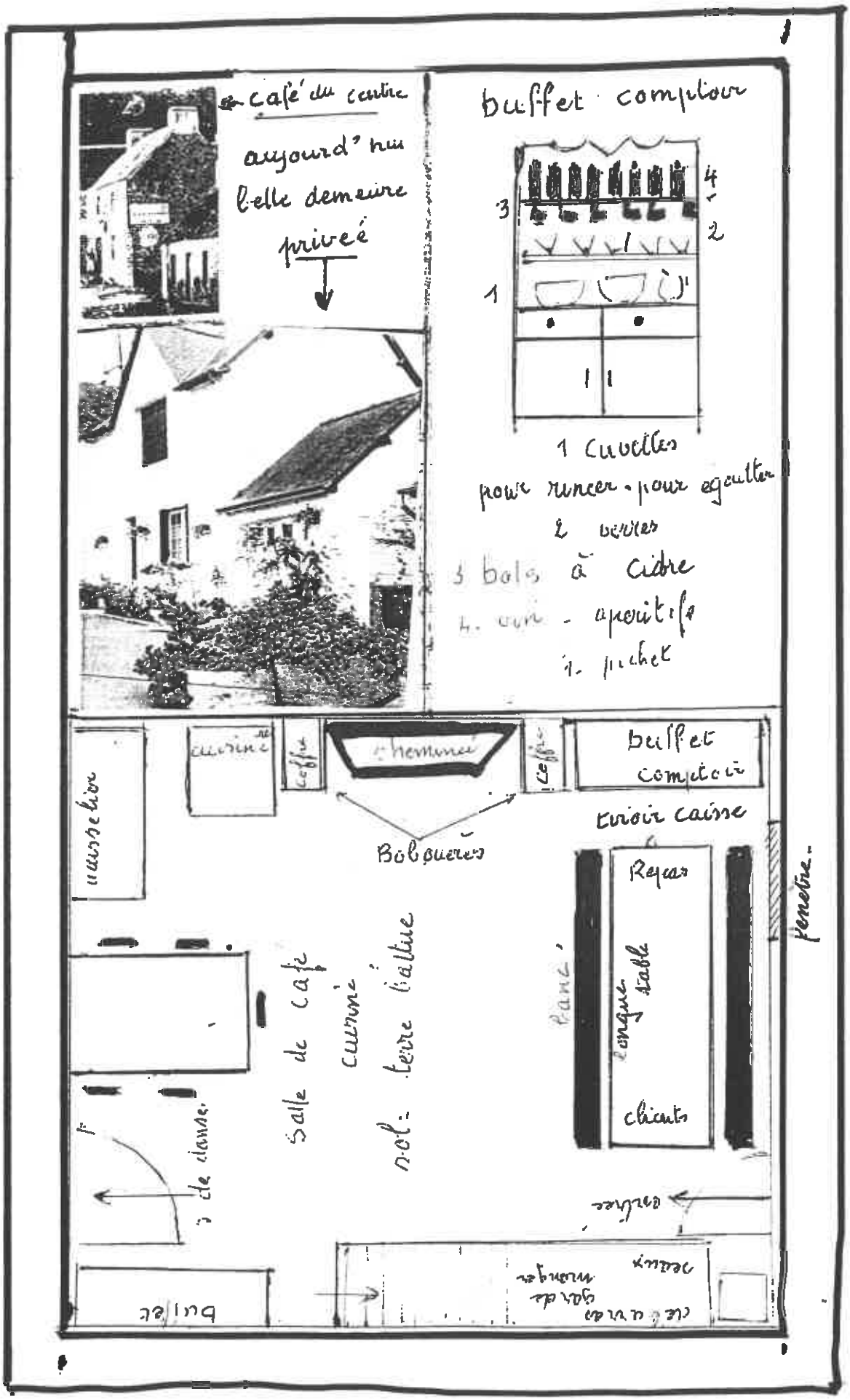
LA BRETAGNE PITTORESQUE

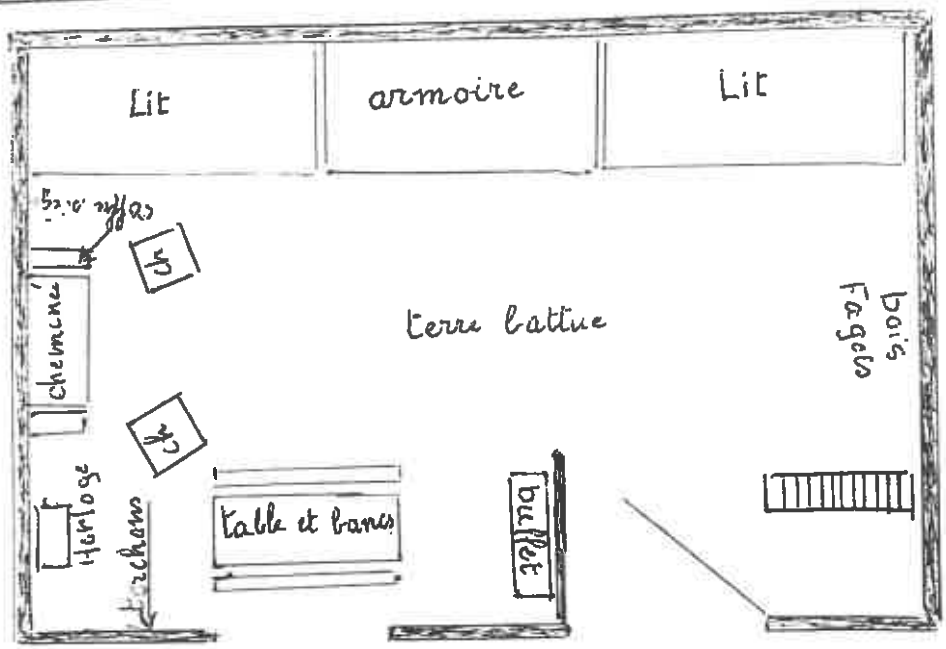
Marie Rose et non Marie Coco

Habitat

et

Habillement


café du centre
aujourd'hui
belle demeure
privée
buffet comptoir
1
2
3
4
1 cuvettes
pour rincer. pour egoutter
2 verres
3 bols à cidre
4. vin - aperitif
1. pichet
cuisine
coffre
cheminée
coffre
buffet
comptoir
tiroir caisse
Bobouères
Repas
Bané
longue table
clients
penetre
salle de café
cuisine
sol: terre battue
de danse
entrée
buffet
gardes
manger
seaux



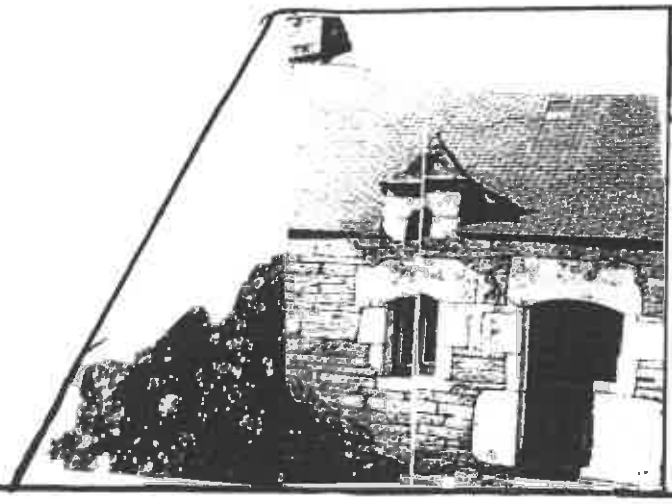
Petite maison traditionnelle (relevé)
café de campagne : à l'opposé de la cheminée : l'escalier
près de la fenêtre : la longue table et ses bancs - en face : le buffet comptoir

La mamie file toujours

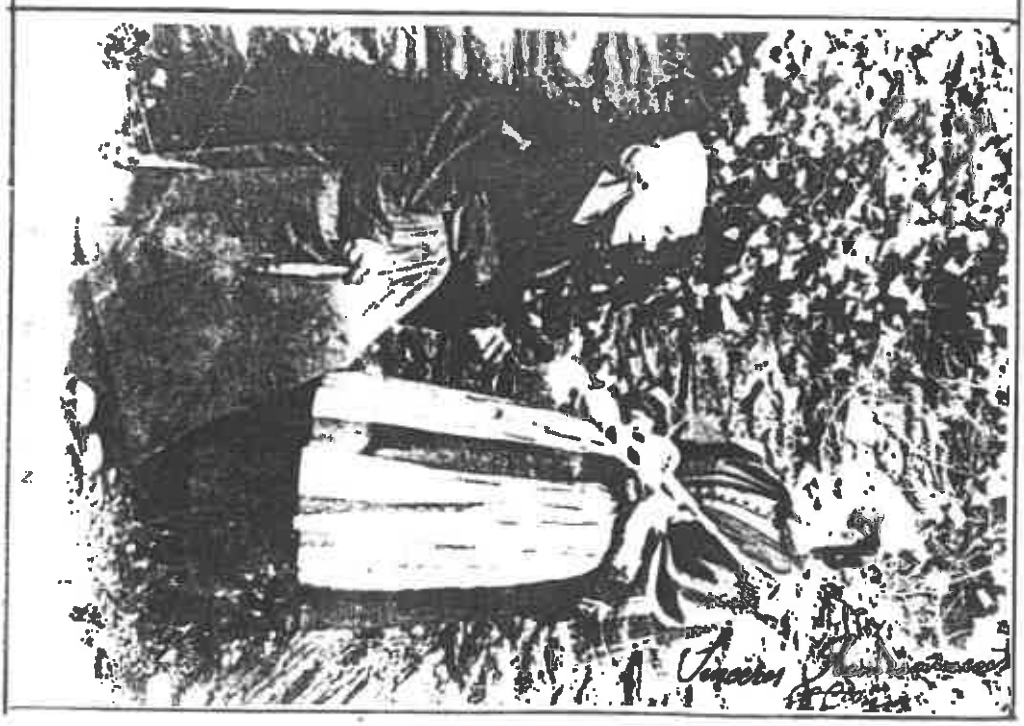
famille = parents - enfants

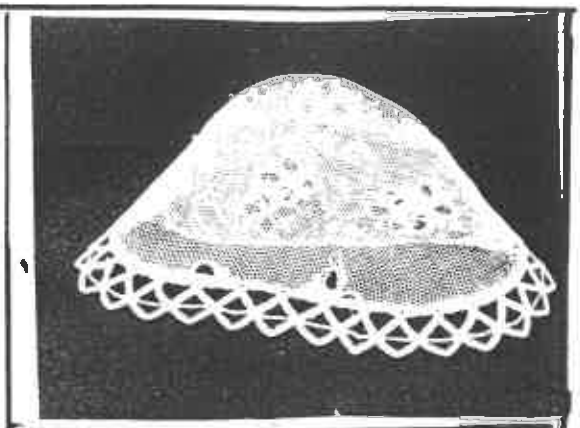
Habitat

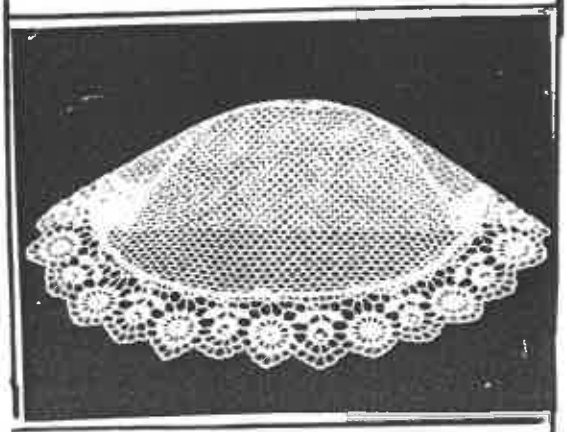
personne seule souvent âgée



Tenue de travail.







BRETAGNE

636 – Costume et Coiffure de MUR-DE-BRETAGNE (Côte-du-N.)

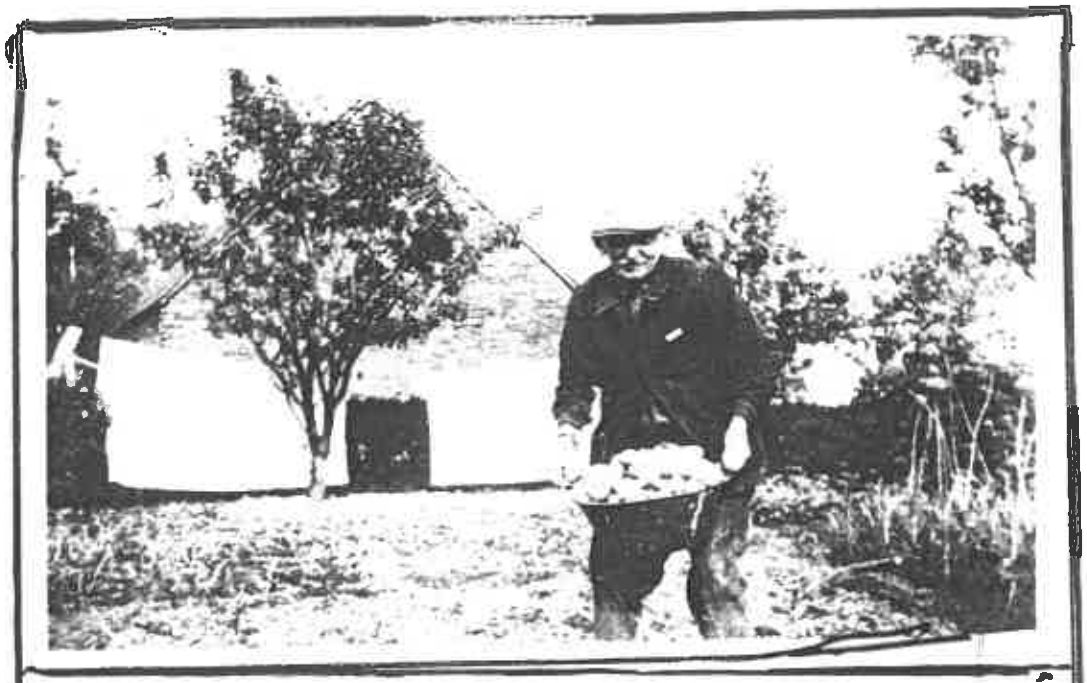
ARTISANS

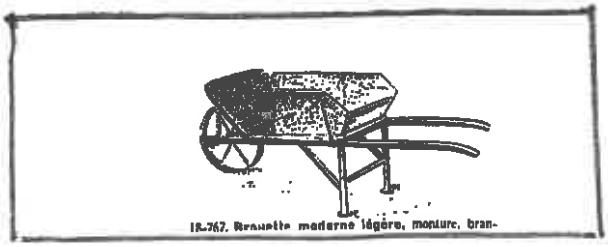
FORGERON

MENUISIER

SABOTIER

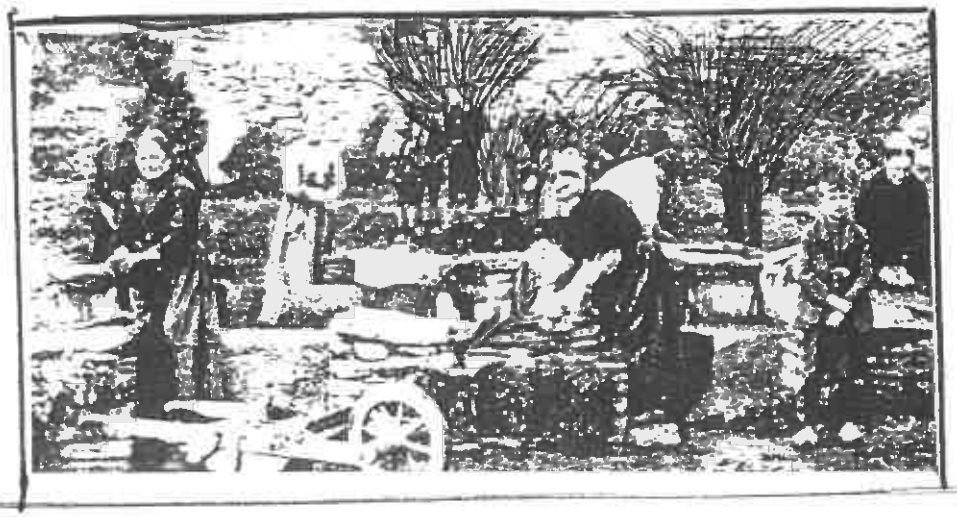
ETC...

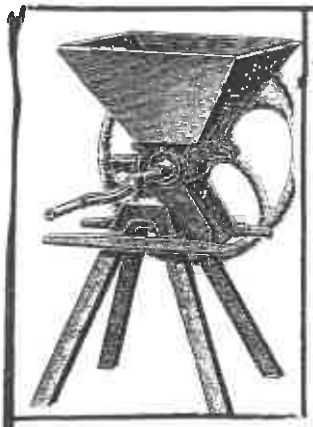


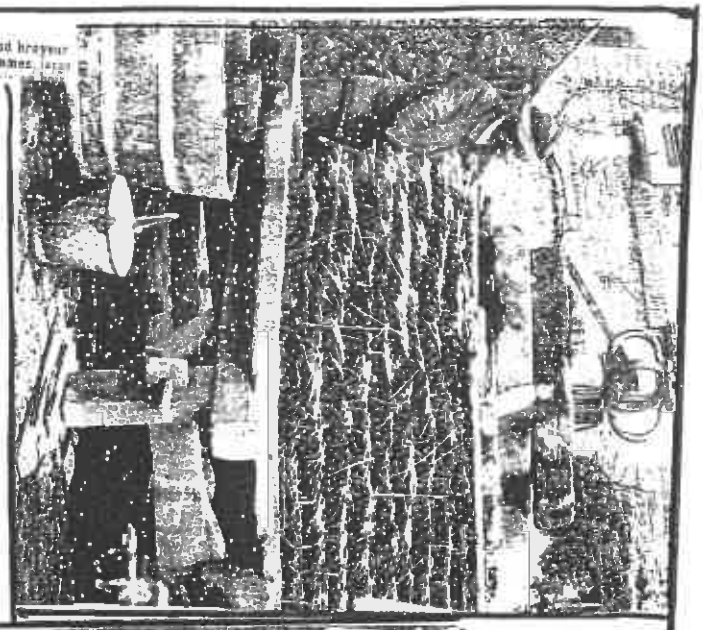


18.767. Brouette modèle légère, monture, bran-

les lavandières

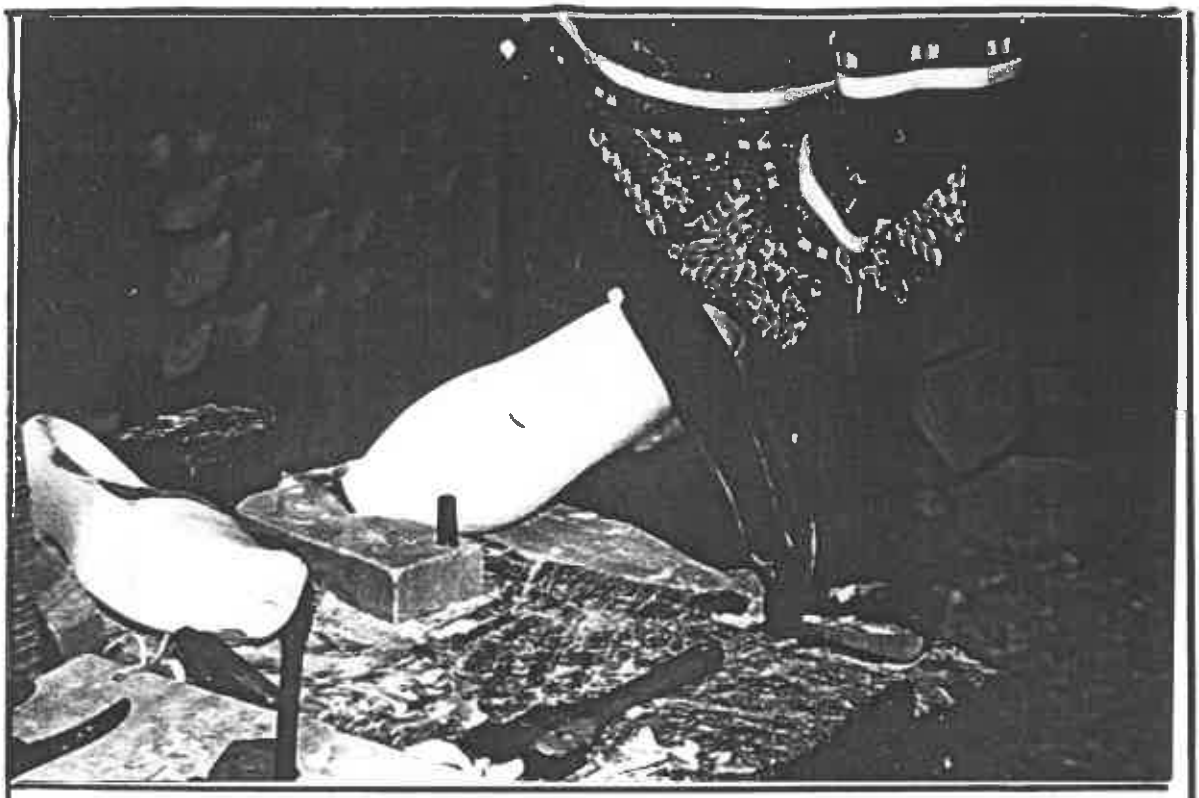




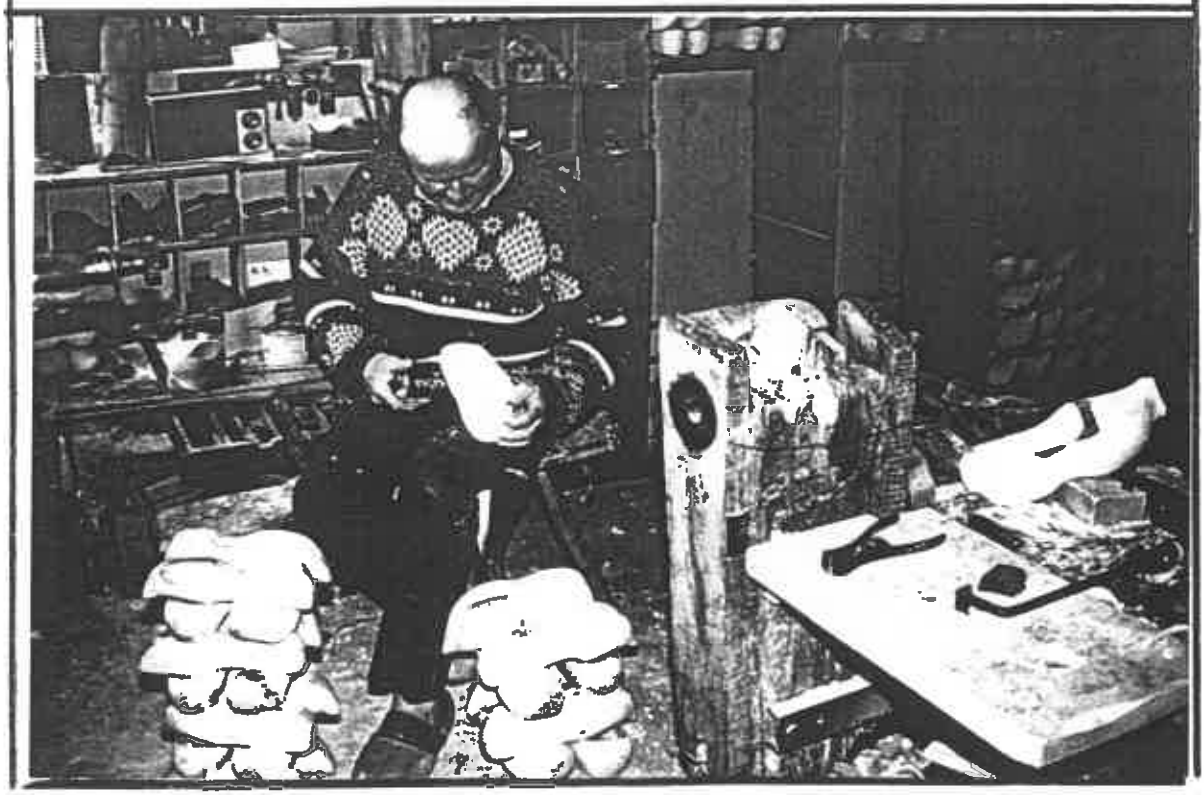

Grand broyeur à pommes, large

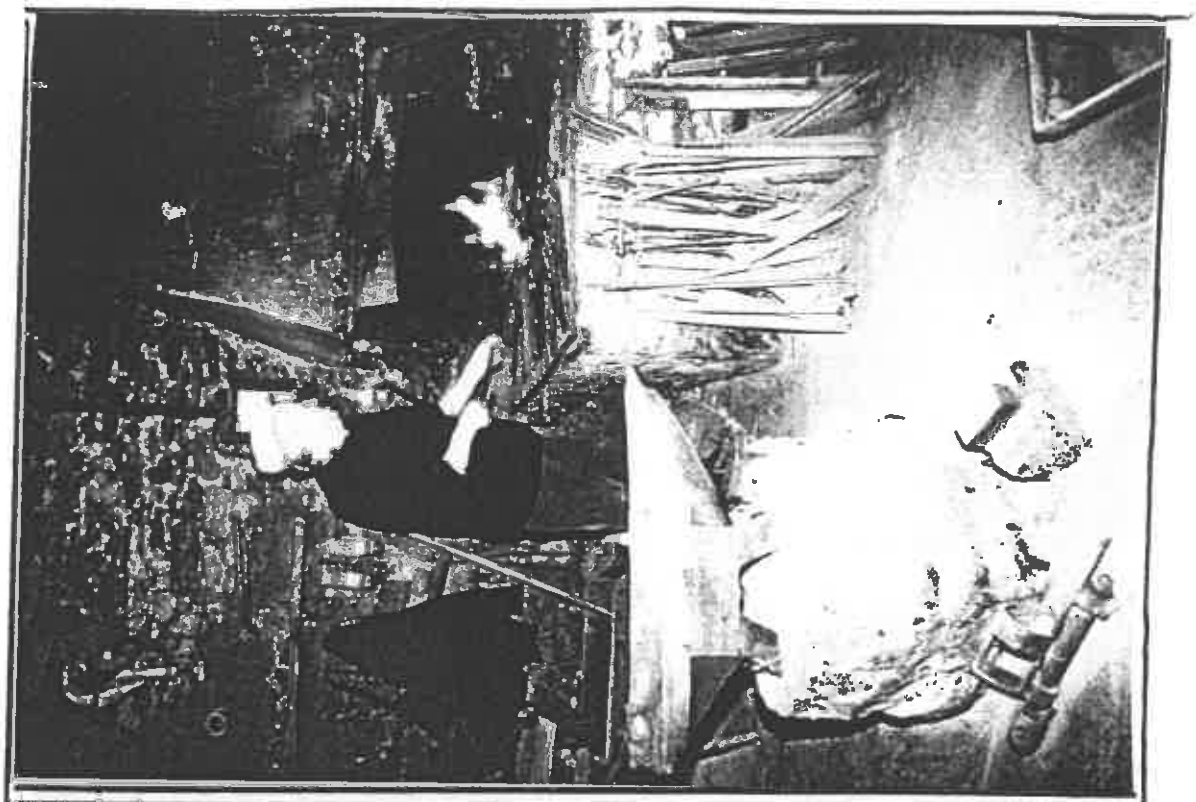
le cidre

Le cidre breton ne manquait pas d'amateurs, et le calva normand non plus !



le sabotier





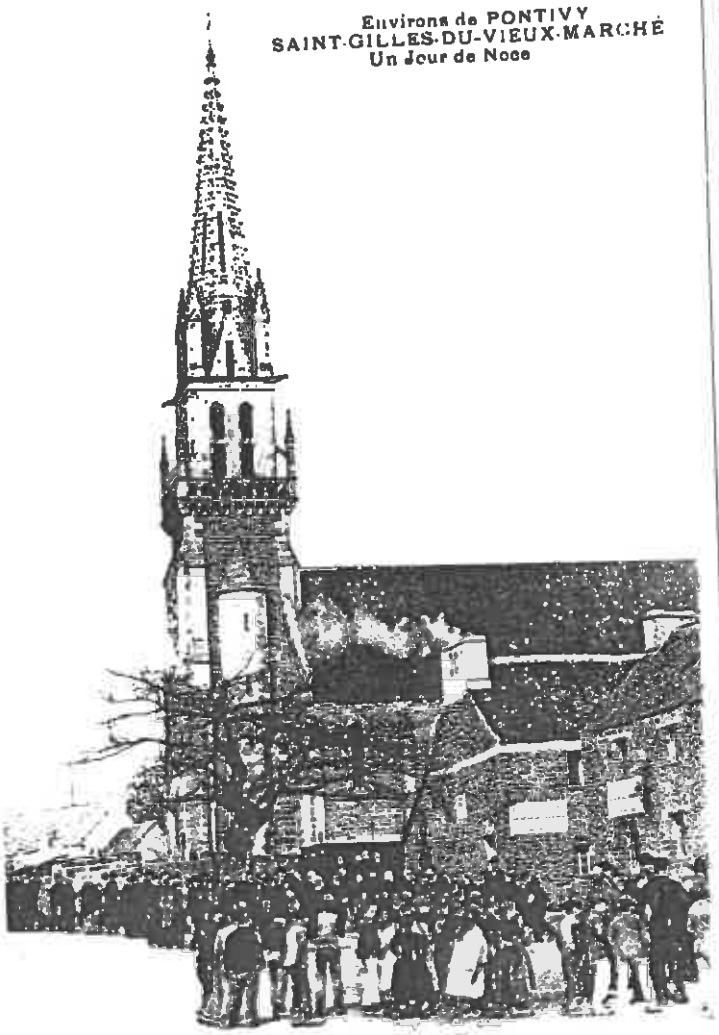
Ce petit garçon et sa baguette réveillent nos nostalgies. Elles sont révélatrices des faux-semblants de notre société.

MARIAGES

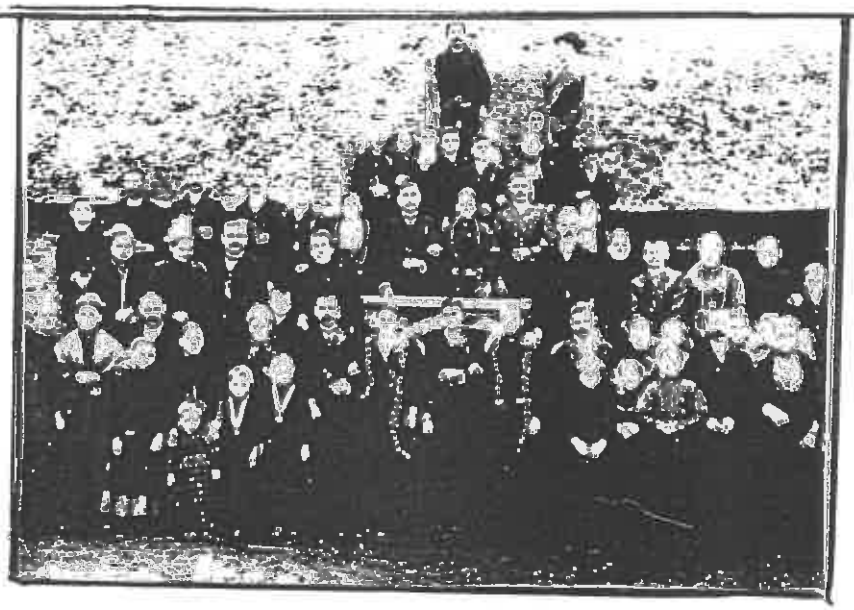
ET

FETES

Environs de PONTIVY
SAINT-GILLES-DU-VIEUX-MARCHÉ
Un Jour de Noce



Collection Le Cunf, Pontivy



les Mariages

Le marié accompagné de son garçon d'honneur et de quelques parents venait chercher la jeune femme chez ses parents. A l'entrée de la maison on leur offrait un morceau de gâteau et un verre à boire. Le cortège se formait alors et l'on partait vers la mairie où l'on retrouvait une autre partie des invités et, le mariage civil terminé, on allait à pied, à l'église, en cortège, bras dessus bras dessous. Les célibataires avaient été réunis par les garçons et filles d'honneur qui étaient un peu les maîtres de cérémonie.

Après la messe, toute la noce retrouvait les musiciens sur la place et l'on commençait à danser. On faisait " le tour des bistros ", et il ne fallait surtout oublier personne ! Puis on prenait le chemin pour aller manger.

Le repas avait lieu chez l'un ou chez l'autre en fonction souvent de la place disponible. Il pouvait avoir lieu dans une grange que l'on décorait à l'aide de draps et de fleurs, dans la cour, ou même, quand les invités étaient nombreux, dans un champ. Dans ce cas on creusait des tranchées, on mettait des planches pour s'asseoir et le sol servait de table ! A Coët Drezo en St-Guen il y eut une noce de ce type avant la 1ère guerre mondiale. Parce que ma pauvre en ce temps là c'étaient des noces ! Plusieurs centaines d'invités souvent ! Et de la joie ! Et de plus en plus faim bien sûr à force de s'être rincé le gosier dans tous les cafés du bourg...

15

La fête Dieu

Pour la fête Dieu la procession se rendait au calvaire. Le parcours était orné de draps constellés de fleurs. La route également était garnie de pétales avec ici et là le dessin d'un agneau, symbole de la pureté. C'était magnifique.

Le Pardon

Le pardon de St Gilles était vraiment pittoresque. Dès le matin les Bretons bretonnants arrivaient du Morbihan, en char à bancs, les femmes en costume et coiffe de l'époque les hommes avec leurs enfants. Pourquoi ? St Gilles guérissait de la peur dans leur esprit. On apportait comme offrande des coqs qui placés dans une cage au milieu de l'église se mettaient à chanter et les éclats de rire fusaient ici ou là.

La procession nous conduisait dans un pré non loin du bourg ou un grand bûcher avait été dressé. Les fidèles entonnaient des chants religieux pendant que le prêtre et les enfants de chœur allumaient le feu. Les pétards éclataient sous les bravos des gens enthousiasmés.

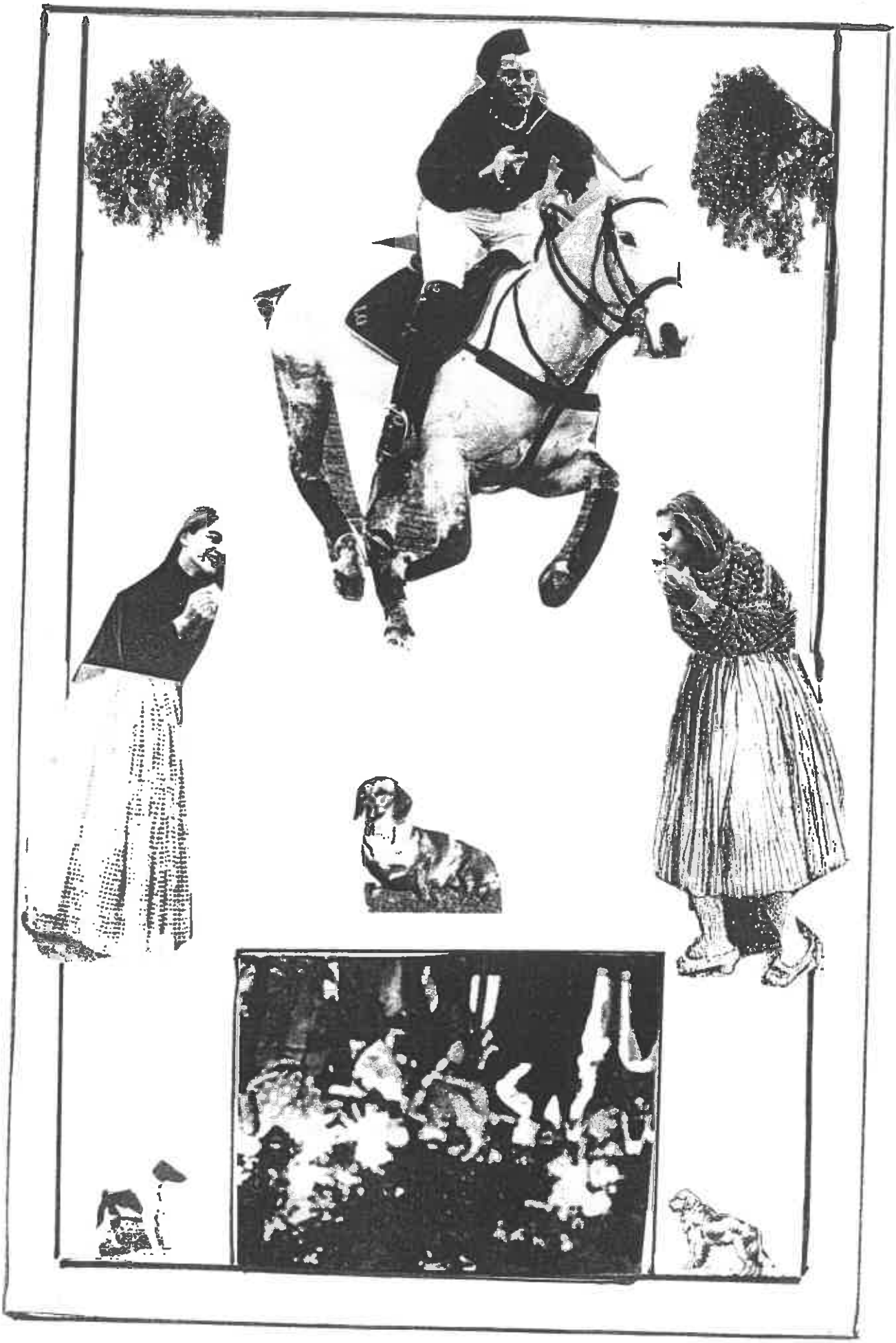
Après les vêpres le bedaud qui bredouillait fortement vendait les poulets aux enchères. C'était désopilant.

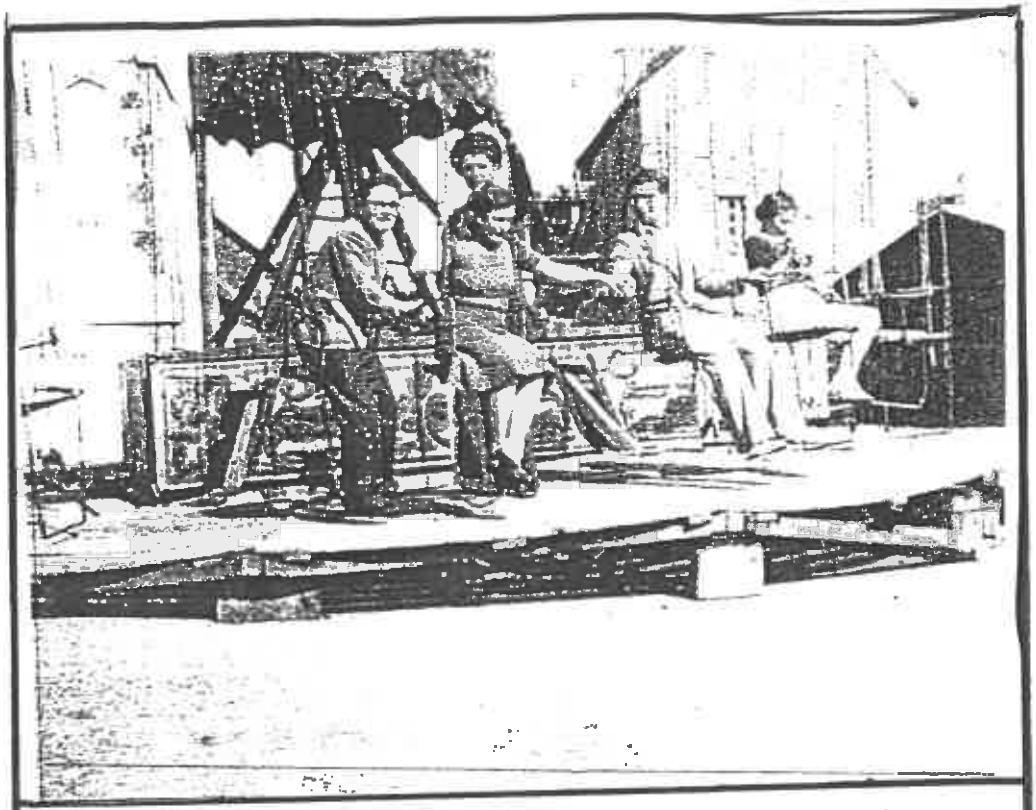
La semaine précédant le pardon la famille Musset arrivait avec son manège de balançoires, la mère et les grands enfants s'affairaient au travail pendant que le père se reposait.

Certains marchands ambulants étaient en avance. Madame Derrien dormait dans le grenier de mes parents. Toute la semaine les curieux affluaient et le café ne désemplissait pas. Le dimanche les boutiques s'étalaient tout le long de la place et sous le gros chêne centenaire des marchands de sardines grillées qui dégageaient une odeur agréable.

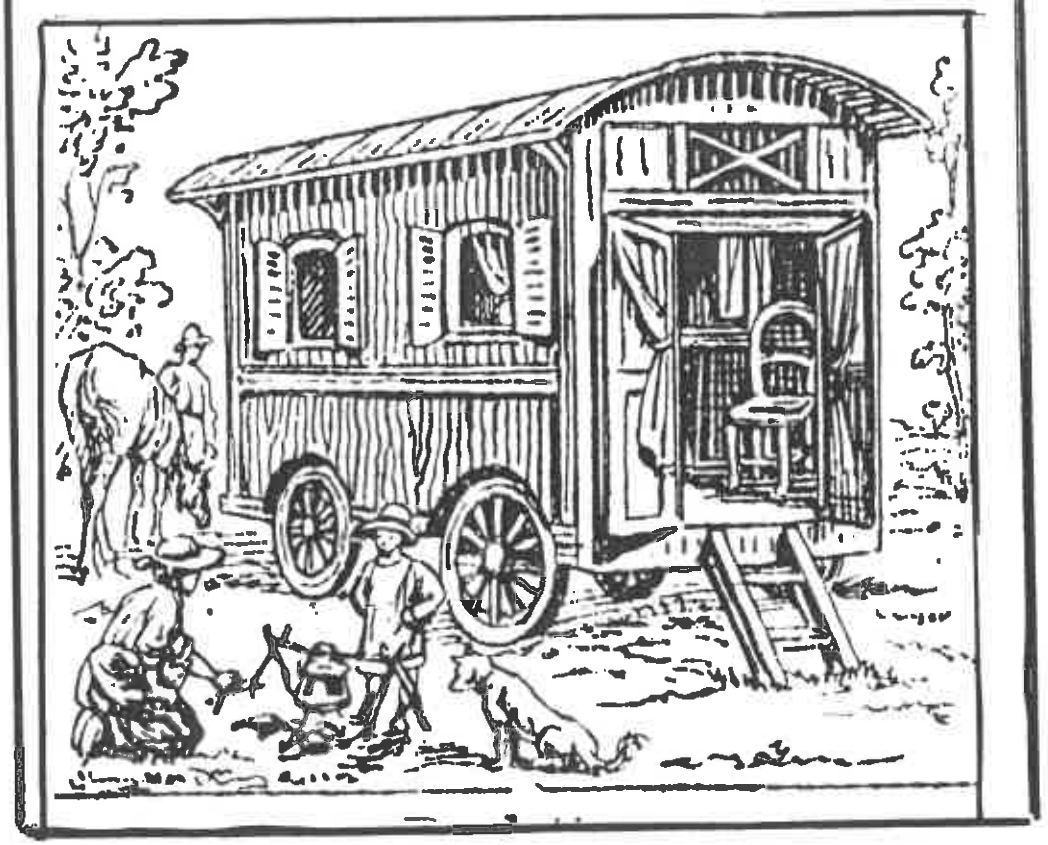
L'unique chambre de la maison paternelle recevait les dégustateurs qui ne se gênaient pas pour jeter les têtes et les arêtes sur le plancher et nous avions droit pendant plusieurs jours à l'odeur bien ancrée des sardines grillées.

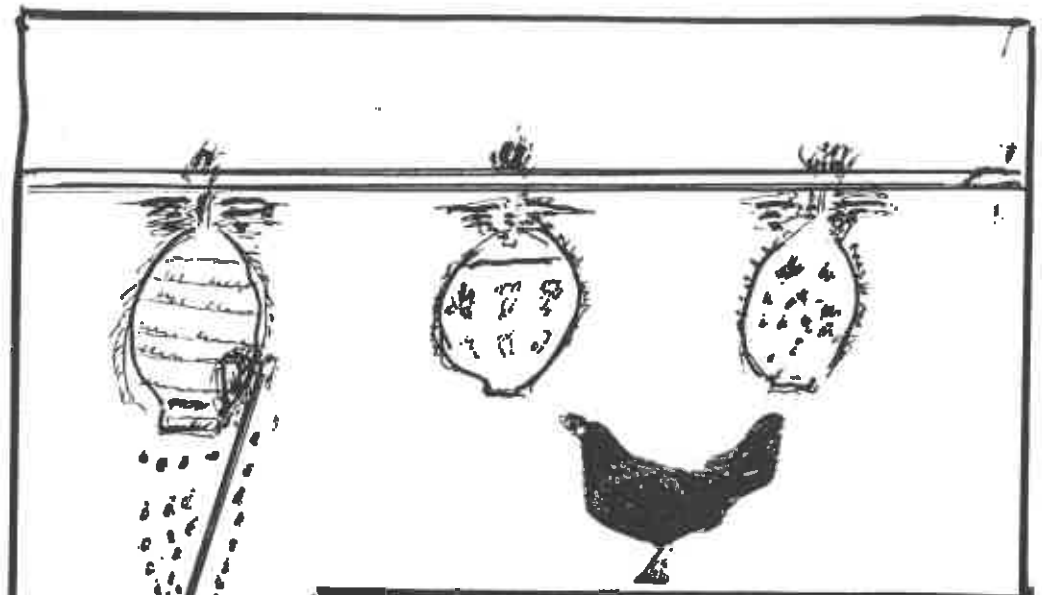
Dans la salle de danse, le piano mécanique avait laissé place à un orchestre réputé et la danse battait son train jusqu'à une heure avancée de la nuit. D'un œil vigilant, ma mère surveillait les clients, impossible de sortir sans avoir réglé sa consommation. Pas de vrai repas le soir. Les serveuses, filles du pays, se servaient à leur guise en crêpes de froment, accompagnées d'un flan d'œufs.





les nacelles Musset la roulotte





LE CASSE-POTS

Au cours des pardons ou d'autres fêtes, il y avait un jeu qui amusait beaucoup les foules : le casse-pots.

Il fallait d'abord récolter tous les vieux pots à fleurs ébréchés, toutes les vieilles soupières, toutes les poteries usagées.

On accrochait ces objets à une potence située à 3, 4 mètres de hauteur et le jeu était prêt.

Quand un volontaire se présentait, on lui bandait les yeux et on le faisait tourner plusieurs fois sur lui-même. Après, on lui poquait une longue perche dans les mains et il devait réussir à casser un pot.

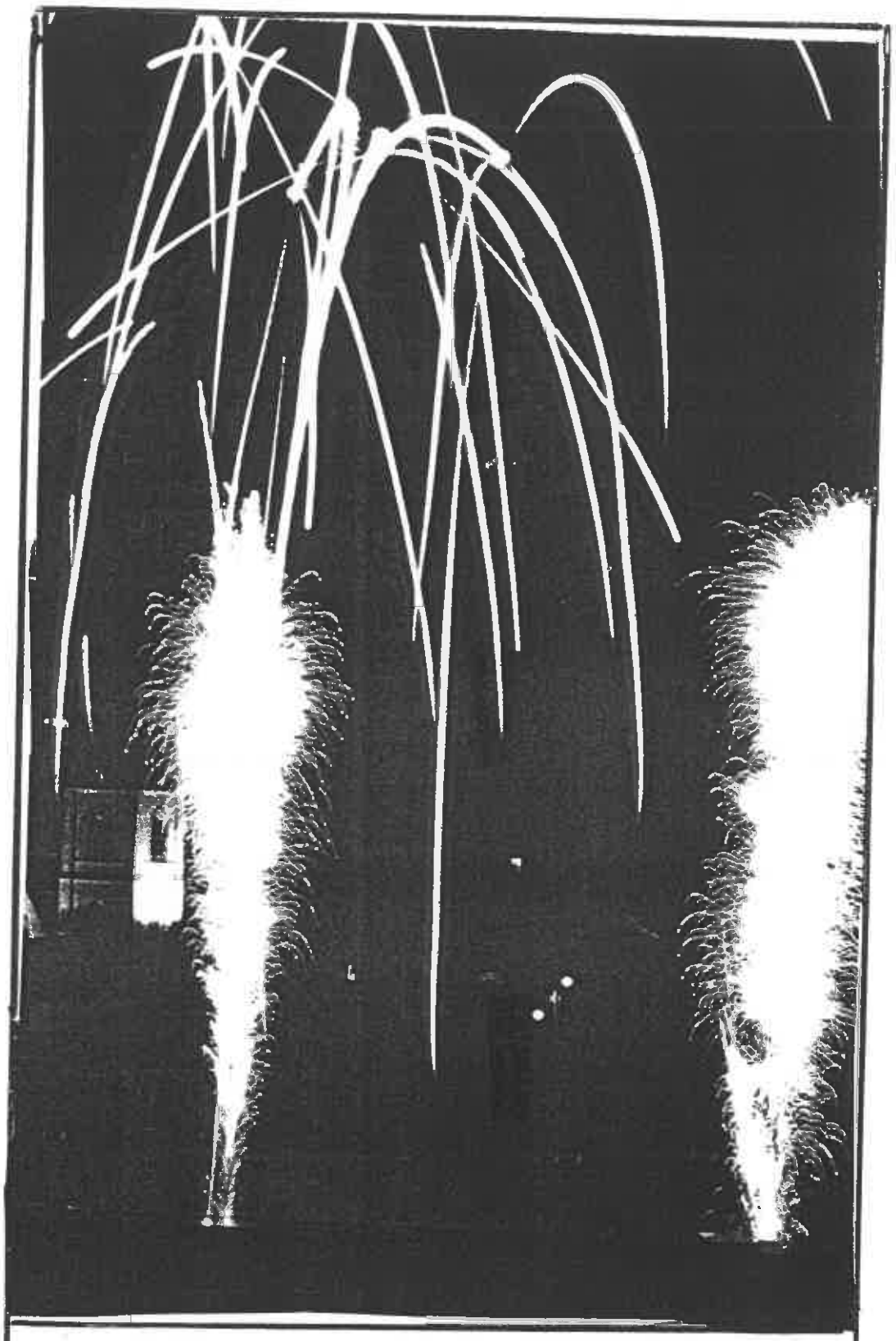
Inutile de préciser que les premiers essais étaient rarement concluants. Le candidat, tout étourdi, donnait de grands coups dans le vide ce qui avait tendance à le déséquilibrer, mais cela permettait à l'assistance de rire un bon coup. (Ladite assistance se maintenait d'ailleurs à distance respectueuse vu la longueur de la perche).

Mais, petit à petit notre homme retrouvait ses esprits et guidé oralement par quelque âme charitable, il réussissait à casser un pot.

Alors, vite, il laissait tomber la perche, ôtait son bandeau pour attraper ce qu'il y avait à l'intérieur : paquet de tabac, pièce de monnaie ou même poule affolée qu'il fallait rattraper...

Les plus malchanceux recevaient une douche froide : le pot était rempli d'eau ... Ceux-là faisaient beaucoup rire les gens : il est toujours facile d'amuser à ses dépens.

Ce jeu ne se pratique plus ; il est vrai que les pots se font rares !

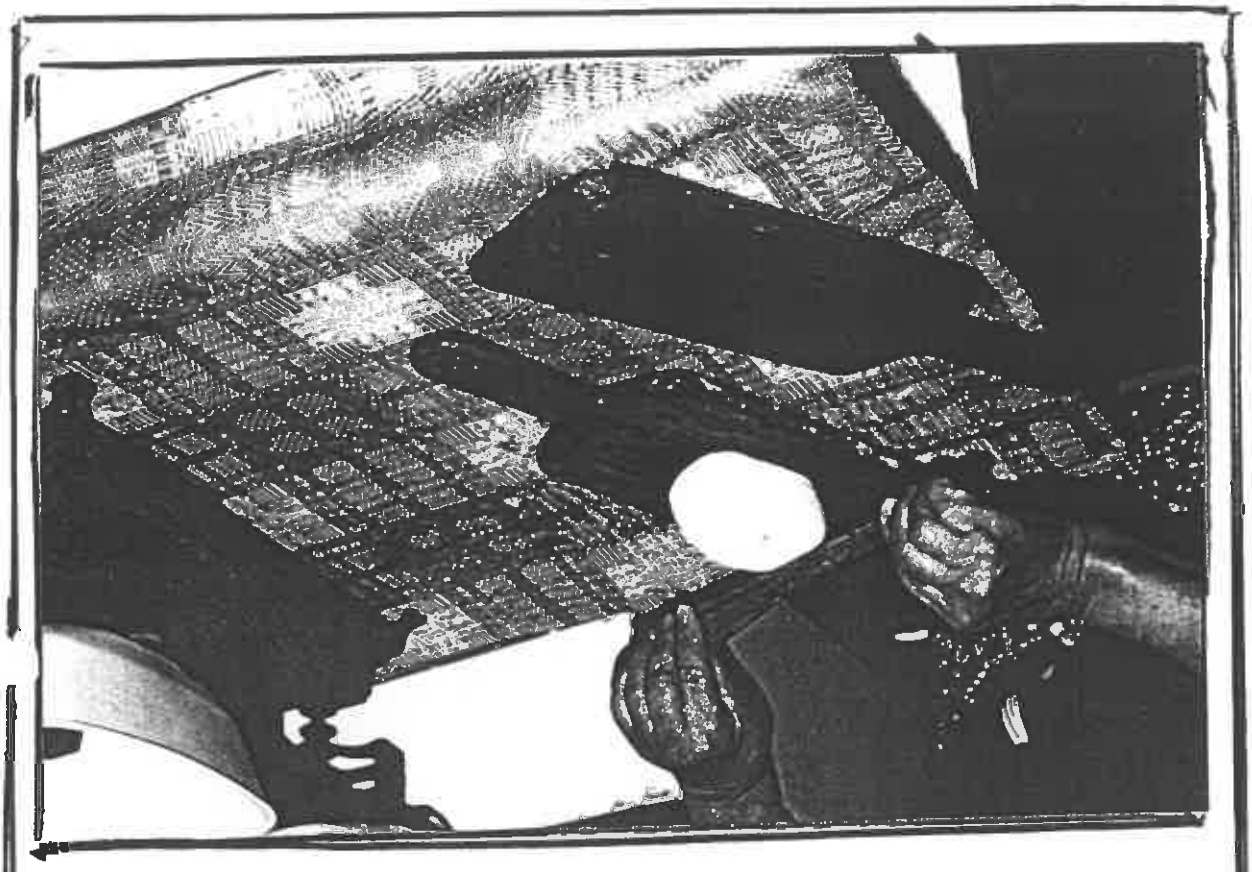


clôture des deux jours de fêtes

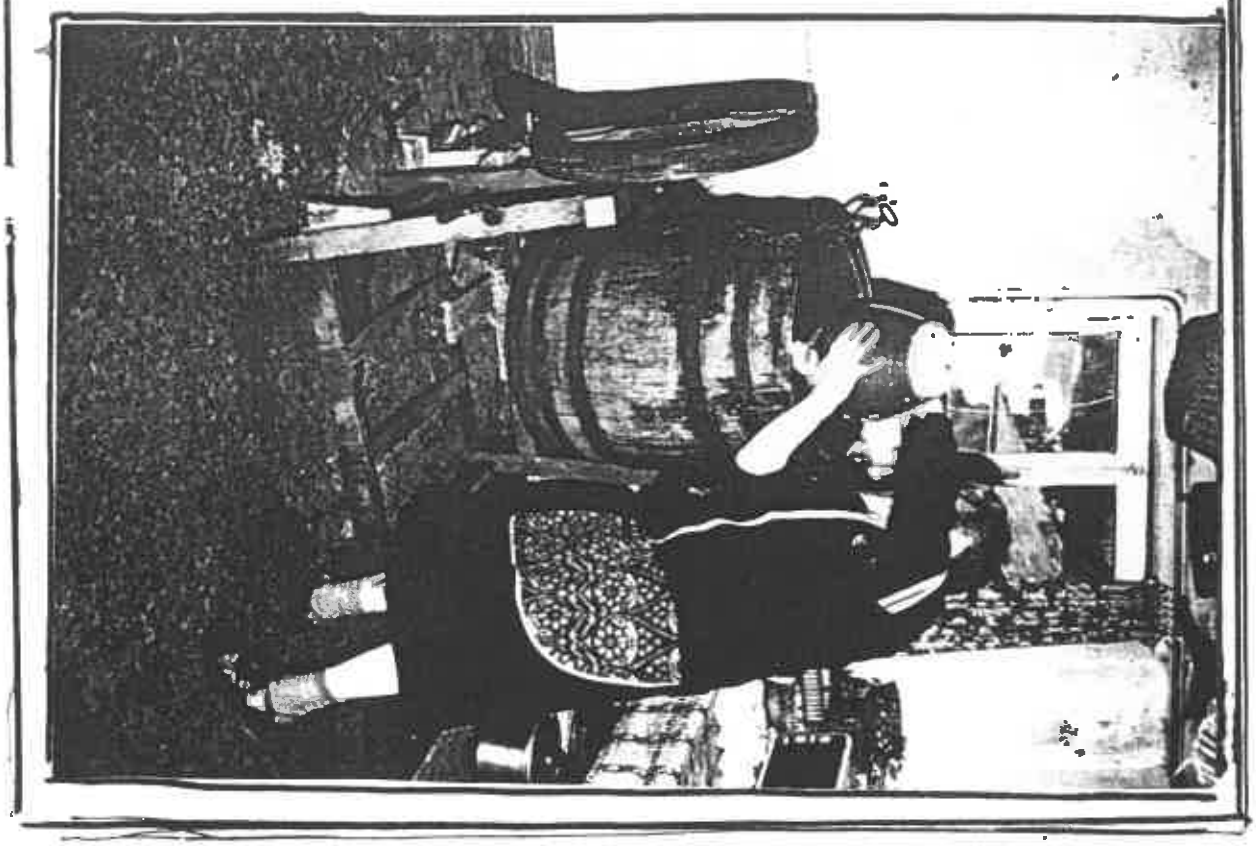
LE

MONDE

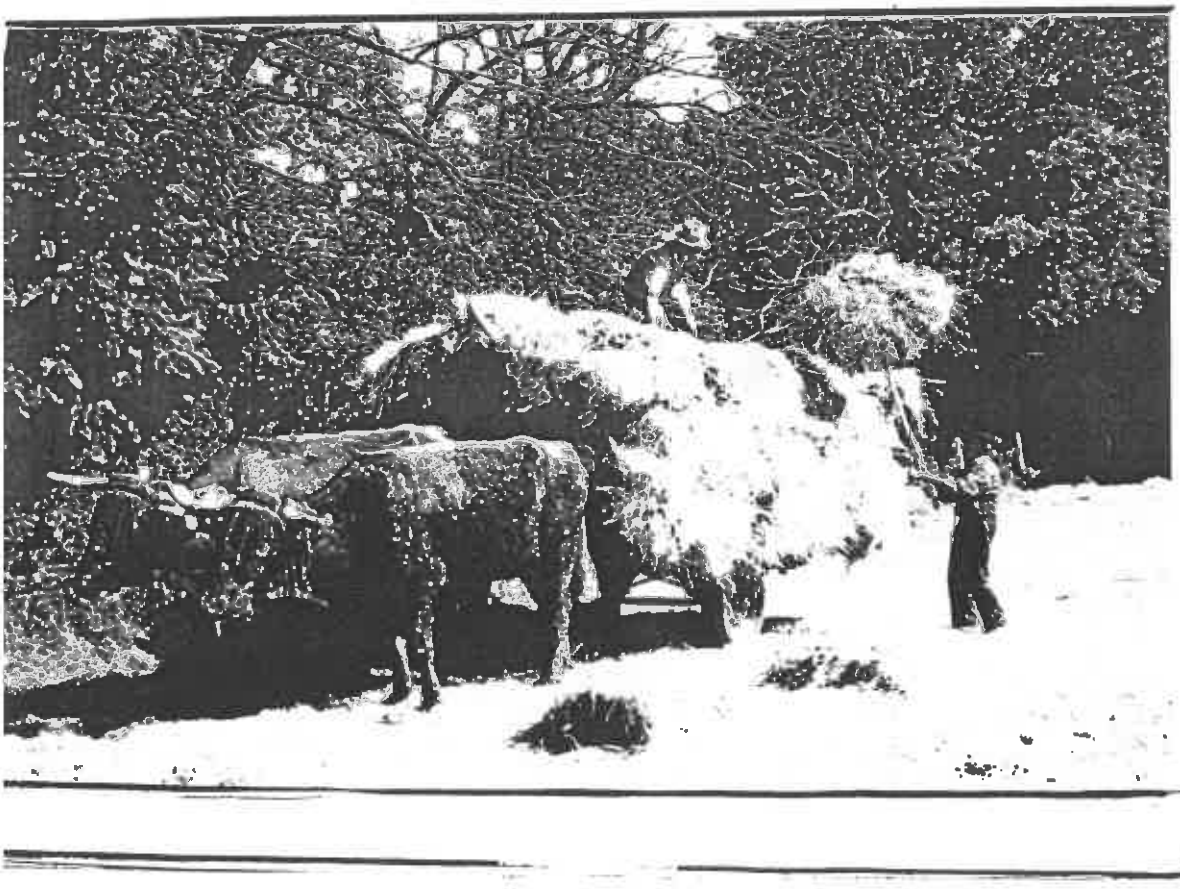
RURAL

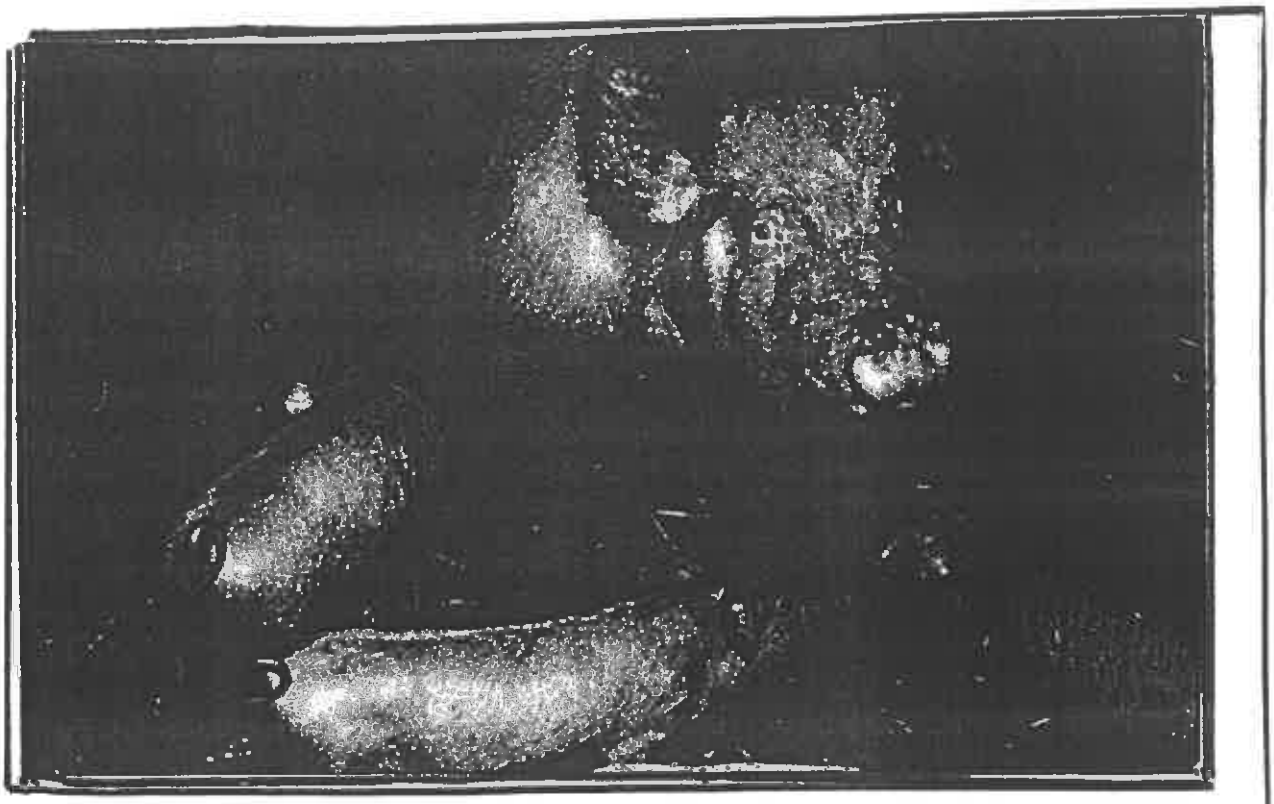


la carotte - le beurre



les foins





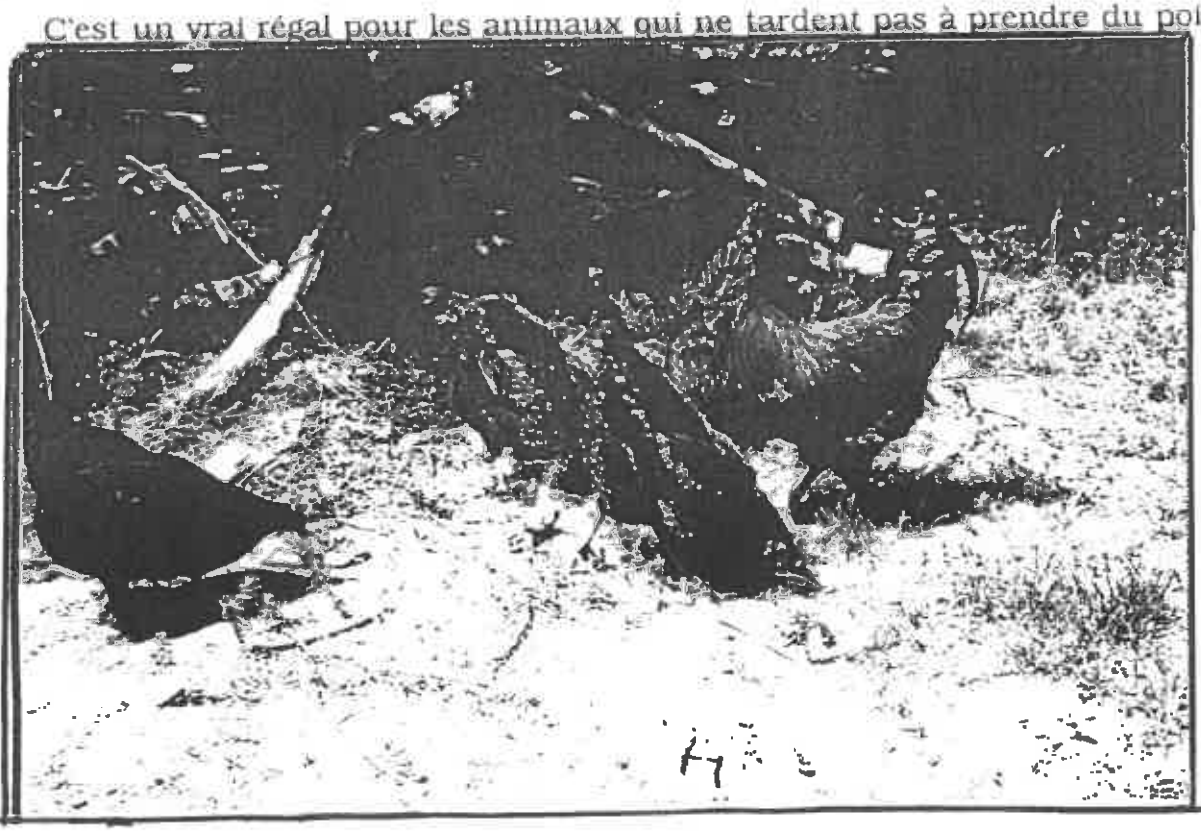
Alimentation bio

Pendant que l'eau du puits chauffe dans une énorme marmite sous un bon feu de bois, la fermière coupe les larges feuilles de choux cueillies le matin même sur un billot à l'aide d'une hache.

Puis elle lave les grosses pommes de terre à cochons.

Le tout est entassé dans la marmite avec une adjonction de son.

C'est un vrai régal pour les animaux qui ne tardent pas à prendre du poids



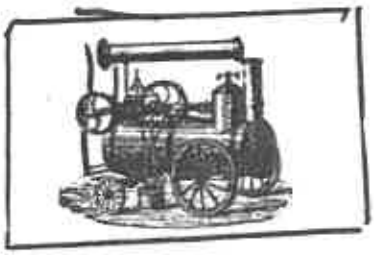
les foins

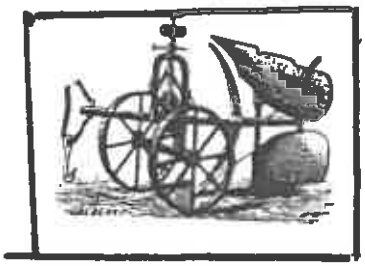
Les poules à l'abandon, les vaches qui attendent l'heure de la traite, la charrette qu'on vient d'atteler : la scène est commune à tous les terroirs.

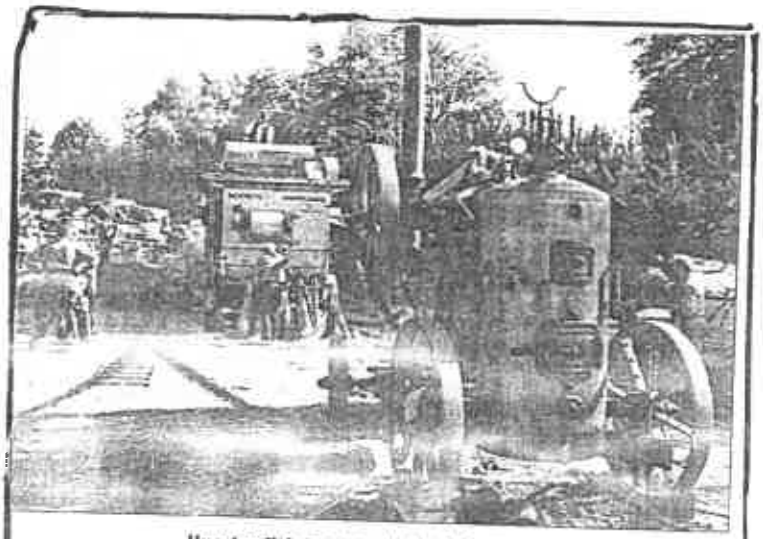
la glaneuse

cs

batteries

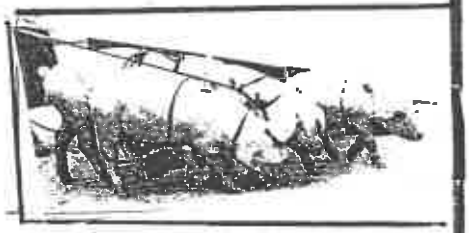






Une tradition ancestrale: la batteuse

Cette bande d'égorgeurs a perpétré un nouveau crime: par la blessure béante, leur victime se vide de son sang.



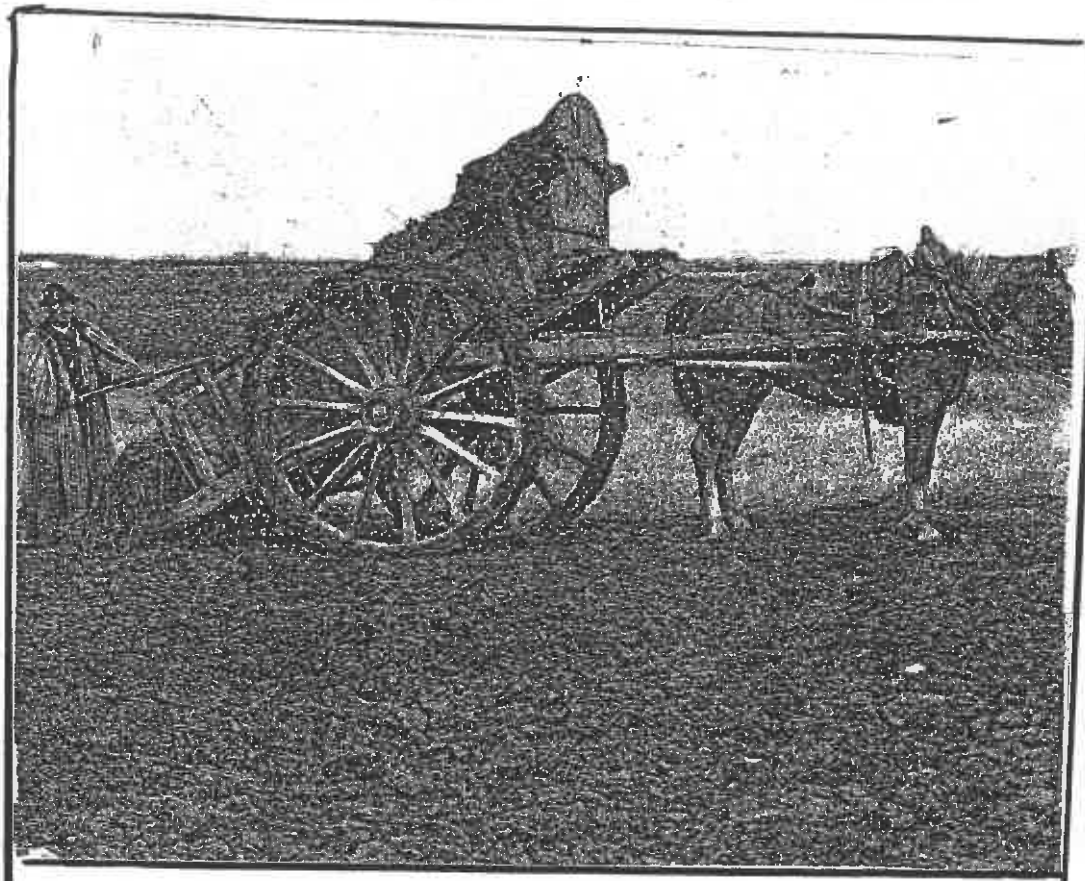
TUERIE D'POURCET

Quand le niveau de lard baissait dans le charnier, il fallait penser à tuer le pourcet pour refaire provision de viande.

Depuis quelques temps déjà, un porc était spécialement à l'engrais, pour avoir la chance (?) de pouvoir ensuite être présent à table avec la famille.

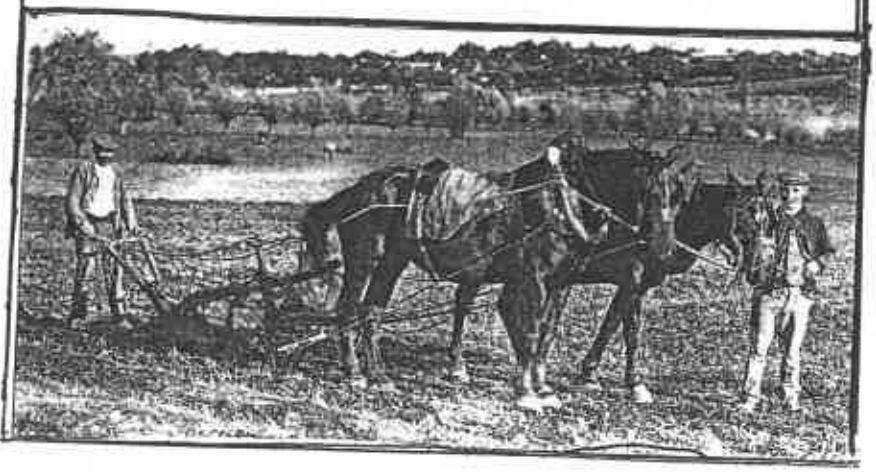
Il fallait prévenir le boucher de campagne qui au jour fixé arrivait avec sa panoplie d'outils.

Le pauvre animal était amené près d'une sorte d'établi (Le banc) renversé dessus, maintenu malgré de furieux mouvements de pattes et saigné... comme un cochon. A Mûr, peu de personnes recueillaient le sang, car le boudin était assez peu apprécié.



le fumier.

la faux



la charrue